

Plan de formation de l'Académie de Créteil 2017

Rencontres philosophiques de Langres

SUR LE SITE ACADEMIQUE : UNE BIBLIOTHEQUE consacrée à la formation continue
Cette publication est le résultat d'un travail réalisé dans le cadre du Plan Académique de Formation de philosophie de l'Académie de Créteil. Elle s'inscrit dans une nouvelle rubrique du site académique : la bibliothèque du Plan Académique de Formation. <http://philosophie.ac-creteil.fr/>

Vous y trouverez des ressources pouvant approfondir la construction d'un cours, une lecture suivie auprès des élèves ou encore votre propre curiosité. Vous êtes également invité, si vous le souhaitez, à contribuer à ce travail, en proposant des analyses complémentaires sur Lagora (<http://lagora.ac-creteil.fr/>) .

Maryse Emel, webmestre du site académique de Créteil

Table des matières

Plan de formation de l'Académie de Créteil 2017.....	1
Rencontres philosophiques de Langres.....	1
Introduction : Pierre Hadot. Le voile d'Isis.....	4
Problématiques.....	4
La/les nature(s).....	4
- PLATON.....	4
- Les sophistes.....	5
- ARISTOTE.....	5
- Epicure.....	5
- LUCRÈCE.....	5
- Spinoza.....	6
La nature : modèle-mesure/démesure.....	6
Les enfants sauvages.Représentations.....	6
Etat de nature.....	9
- Hobbes.....	9
- Rousseau et l'hypothèse de l'état de nature.....	9
- Voltaire.....	9
- Sade et la démesure.....	9
- Kant : éduquer contre la nature.....	9
La nature comme utopie.....	9
Connaître/penser la nature.....	9
Normal-naturel-artificiel.....	11
A partir du cinéma :.....	11
La maladie Le malade.....	11
Le don(né) de la nature.....	12
L'art et la nature.....	12
Exemples.....	13
Propositions d'exercices sur philo-labo.fr.....	13
1.1.Mesure du jardin.....	14
1.2.Démesure du paysage.....	16
1.3.La démesure est ce qui échappe à l'homme.....	16
2.Le jardin de Julie.....	16
3.2.Expliquer ces tableaux et dégager un problème philosophique :.....	19
Le mythe du retour à la nature.....	24
Environnement.....	24
Exercices autour du cinéma.....	25
Le droit et la nature.....	25
Les invités de Langres 2017.....	25
Programme de Langres.....	25
Dix thématiques :.....	26
Présentation et corpus des séminaires.....	26
Séminaire A : L'éclipse de la nature.....	26
Séminaire B : De historia plantarum, savoirs vernaculaires et savoirs scientifiques.....	27
Séminaire C : Le monde et la nature dans l'Antiquité grecque.....	28
Séminaire D : Le rythme vivant.....	29
Daniel Andler et le naturalisme.....	30
Ducros Paul.....	30
Sarah Vanuxem.....	30

Aliénor Bertrand.....	30
Thierry Hoquet.....	31
Patrick Cerutti.....	31
Cinéma : ressources.....	31
LECTURES SUIVIES.....	33

Les Rencontres philosophiques de Langres, ce sont aussi des promenades dans des œuvres, et pas seulement celles de Diderot, même si ce dernier est né dans la ville de Langres.

La nature aime ici se donner à voir, au même titre que le patrimoine de la Renaissance, ces maisons de Langres conservant les traces d'un passé côtoyant les fortifications mémorielles, parfois encore ensevelies sous une nature qu'Héraclite d'Ephèse affirmait paradoxalement et énigmatiquement aimer à se cacher. (voir Pierre Hadot, dans Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature)

Les discours sur la nature sont multiples et finissent par se perdre dans la confusion. Nature divinisée, nature maîtrisée... On ne cesse de vouloir lever le voile, le voile qui donnerait accès à une vérité dans un jeu d'intériorité-extériorité. Et si Isis n'avait pas de voile ? Goethe cité par Pierre Hadot écrivait :

« Le point suprême que l'homme puisse atteindre est l'étonnement. Lorsqu'un phénomène originaire suscite en lui cet étonnement, il doit s'estimer satisfait. » (P. Hadot ib p.260).

On est là au antipodes de la philosophie d'Aristote qui voyait dans l'étonnement le point de départ de la réflexion.

Introduction : Pierre Hadot. Le voile d'Isis

- [Le dévoilement ou le secret de la nature \(Pierre Hadot\).](#)

La Vie Comme Elle Va (France Culture), 11 nov. 2004

Problématiques

La/les nature(s)

- **PLATON**

Phédon. En particulier la promesse d'Anaxagore et la déception de Socrate

- Les sophistes

Barbara Cassin, *L'Effet sophistique*. Gallimard, 1995 (La phusis pour les sophistes).

- ARISTOTE

Physique, Livre II, « La nature », trad. de Pierre Pellegrin, GF, 1999 ou trad. d'O. Hamelin en ligne, La Gaya Scienza, 2011, http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/file/aristote_fraisse.pdf

ARISTOTE et la notion de nature

Enjeux épistémologiques et pratiques

Sept études sur Aristote par :

*Jean-François BAIAUDÉ,
Bernard BESNIER,
Jacques BRUNSCHWIG,
Marie-Hélène GAUTHIER-MUZELLEC,
Jean-Louis LABARRIÈRE,
Pierre-Marie MOREL,
Alain PETIT
Textes réunis et présentés par Pierre-Marie MOREL*

Patočka Jan, « [La science philosophique de la nature chez Aristote \(extrait\)](#) », *Les Études philosophiques*, 2011/3 (n° 98), p. 303-330. DOI : 10.3917/leph.113.0303.

[Particularité et universalité dans la définition aristotélicienne de la communauté politique.](#)
Pierre AUBENQUE

- Epicure

Marcel Conche La nature chez Epicure 2012

https://philosophies.tv/video/Marcel%20Conche_PHILO-H264.mp4

- LUCRÈCE

De la nature des choses, Livre I, v. 1-634 et 951-1051 ; Livre II, v. 1-293, 333-599, 700- 729 et 991-1022 ; Livre III, v. 1-416 ; Livre IV, 823-1287 ; Livre V, v. 772-1457 ; éd. bilingue, trad. de Bernard Pautrat, Le Livre de poche, 2002, ou trad. en ligne d'Henri Clouard, <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Lucrece/table.htm>

DELRUELLE, Édouard. *Plaisir, contingence et déviation dans le texte de Lucrèce* In : *Kêpoi : De la religion à la philosophie. Mélanges offerts à André Motte* [en ligne]. Liège : Presses universitaires de Liège, 2001 (généré le 18 décembre 2017). ISBN : 9782821828995. DOI : 10.4000/books.pulg.1106.

- Spinoza

<http://spinoza.fr/> Le texte est généralement cité dans la traduction française de Bernard Pautrat (Seuil), et cette lecture doit beaucoup au commentaire rapproché que Pierre Macherey propose de l'œuvre dans son *Introduction à l'Éthique de Spinoza*. Nous nous appuyons également sur les deux volumes du *Spinoza* de Martial Guérout, sur les enregistrements des cours de P.F. Moreau donnés à l'ENS, les analyses de Gilles Deleuze et celles d'Alexandre Matheron.

Lectures de la partie II (complète) : lecture commentée de la partie II de l'Éthique – De la nature et de l'origine de l'âme, De Mente, proposition par proposition.

Lectures de la partie III (complète) : lecture commentée de la partie III de l'Éthique – De l'origine et de la nature des affects, De Affectibus, proposition par proposition.

Éthique I (Nature naturée, nature naturante, prop. XXIX) + Appendice Éthique I (critique du finalisme)

Préface Éthique IV (Deus sive natura, Dieu ou nature)

- Eric Weil, *Philosophie et réalité*. Beauchesne, 1982. Chap. XIX : De la nature.
- Clément Rosset, *La Logique du pire*. Puf, 1971. *L'Anti-nature*. Puf, 1973.
- Georges Gusdorf, *Le Romantisme*. Payot, 1993. Tome II : le savoir romantique de la nature.
- Charles Le Blanc (sous la direction de), *La Forme poétique du monde. Anthologie du romantisme allemand*. José Corti, 2003. Cf. index.
- François Dagognet, *Considérations sur l'idée de nature*. Vrin, 2000. (Le naturalisme comme mythe séduisant et dangereux). Augmenté de *La Question de l'écologie*, par Georges Canguilhem.

La nature : modèle-mesure/démessure

Les enfants sauvages.Représentations

- Enfants sauvages. Représentations

La petite enfance campagnarde des enfants sauvages de l'Antiquité

Jean Trinquier

05/12/2015

Conférence de Jean Trinquier lors du colloque "Les enfants sauvages" organisé par Déborah Lévy-Bertherat et Mathilde Lévêque du département Lila ENS. Parmi les légendes ou mythes légués par l'Antiquité classique figurent en bonne place les récits ...

Remarques sur le paradigme de l'enfant sauvage aux XXe et XXIe siècles

Dominique Lestel

04/12/2015

Conférence de Dominique Lestel lors du colloque "Les enfants sauvages" organisé par Déborah Lévy-Bertherat et Mathilde Lévêque du département Lila ENS. Le paradigme de l'enfant sauvage (en particulier la situation d'apprentissage très particulière ...

Avec les singes au fond des bois, nous vivons sans souci des lois

Matthieu Letourneux

05/12/2015

Conférence de Matthieu Letourneux lors du colloque "Les enfants sauvages" organisé par Déborah Lévy-Bertherat et Mathilde Lévêque du département Lila ENS.

Est-ce que l'enfant grec est un enfant sauvage ?

Irini-Despina Papaikonomou

05/12/2015

Conférence d'Irini-Despina Papaikonomou lors du colloque "Les enfants sauvages" organisé par Déborah Lévy-Bertherat et Mathilde Lévêque du département Lila ENS. En Grèce ancienne, tout le long de l'enfance, le jeune individu est comparé à un animal...

L'Éducation de Mowgli dans et par la jungle

Jaine Chemmachery

05/12/2015

Conférence de Jaine Chemmachery lors du colloque "Les enfants sauvages" organisé par Déborah Lévy-Bertherat et Mathilde Lévêque du département Lila ENS. Si l'adaptation des Jungle Books par Disney en 1967 a constitué un divertissement plaisant, elle...

L'enfance sauvage de Romulus et Rémus, un mythe moderne

Anne Sinha

05/12/2015

Conférence d'Anne Sinha lors du colloque "Les enfants sauvages" organisé par Déborah Lévy-Bertherat et Mathilde Lévêque du département Lila ENS. Il s'agira d'interroger la convocation quasi systématique des jumeaux Romulus et Rémus comme arrière-pl...

L'ombre portée de l'enfant sauvage dans la littérature pour la jeunesse

Mathilde Lévêque

05/12/2015

Conférence de Mathilde Lévêque lors du colloque "Enfants sauvages. Représentations et savoirs" organisé par le Lila et la République des Savoirs. L'« ombre portée » de l'enfant sauvage dans la littérature pour la jeunesse La littérature contemporain...

Les enfants sauvages à la lumière des sciences cognitives

Franck Ramus

04/12/2015

Conférence de Franck Ramus lors du colloque: "Les enfants sauvages" organisé par Déborah Lévy-Bertherat et Mathilde Lévêque du département Lila ENS. Les enfants sauvages à la lumière des sciences cognitives On a beaucoup fait dire aux cas relatés d'e

L'enfant sauvage de l'Aveyron, de la bonne nature humaine

Thierry Gineste

04/12/2015

Conférence de Thierry Gineste, "L'enfant sauvage de l'Aveyron, de la bonne nature humaine à la pulsion de destruction : une fracture dans la Révolution" lors du colloque "Les enfants sauvages" organisé par Déborah Lévy-Bertherat et Mathilde Lévêque..

Etat de nature

- Hobbes

► *De la nature humaine ou Exposition des facultés, des actions et des passions de l'âme, et de leurs causes déduites d'après des principes qui ne sont communément ni reçus ni connus* (1640). Traduction française du baron d'Holbach. A télécharger au format Word ou pdf.

Lessay Franck. L'état de nature selon Hobbes, point de départ ou point de dépassement de l'histoire. In: Mémoire et création dans le monde anglo-américain aux XVIIe et XVIIIe siècles. Actes du Colloque - Société d'études anglo-américaines des 17e et 18e siècles, 1983. pp. 3-14; doi : 10.3406/xvii.1983.2198

- Rousseau et l'hypothèse de l'état de nature

- Rousseau Socialisation et réalisation de soi dans l'Emile 13 février 2012, Guénard Florent

- La question de l'éducation naturelle dans l'Émile de Rousseau

7 mai 2010, Guénard Florent

► Discours sur l'Origine et les Fondements de l'Inégalité parmi les hommes

Première vidéo :

"La problématique générale" du second Discours de Jean-Jacques ROUSSEAU, expliquée et commentée par Gaëtan DEMULIER

dans son cours diffusé en visioconférence au lycée Jean-Pierre Vernant de Sèvres le 02 avril 2015, de 10h à 11h :

Deuxième vidéo :

Portrait physique de l'homme dans l'état de nature

Troisième vidéo :

Portrait métaphysique de l'homme dans l'état de nature

Quatrième vidéo :

Portrait moral de l'homme dans l'état de nature

Cinquième vidéo : L'âge des cabanes et des regards

Sixième vidéo : Propriété et amour propre

Oeuvres de Rousseau :

- ▶ *Discours sur les sciences et les arts* (1750). À télécharger au format RTF.
- ▶ *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755). À télécharger au format RTF.
- ▶ *Emile* (1762). À télécharger au format RTF.
- ▶ *L'intégrale Rousseau : rousseauonline.ch*. Collection complète des œuvres 17 vol., in-4°, Genève, 1780-1788.

▶ L'édition Vaughan (1915) des écrits politiques de Rousseau peut être consultée et téléchargée sur "The Online Library of Liberty" : le *Volume I* contient le *Discours sur l'inégalité*, la *Lettre à M. Philopolis*, le *Jugement sur la paix perpétuelle* (1756), la *Polysynodie de l'abbé de Saint-Pierre* (1756), la première version (manuscrit de Genève) du *Contrat Social* ; le *Volume II* contient le *Contrat Social* (1762), les *Lettres écrites de la montagne* (1764), le *Projet de constitution pour la Corse* (1765), les *Considérations sur le gouvernement de Pologne*.

- Voltaire

Le tremblement de terre de Lisbonne

- Sade et la démesure

- Kant : éduquer contre la nature

Traité de pédagogie traduction de J. Barni. A télécharger (format RTF).

La nature comme utopie

Revue d'histoire littéraire de la France, Société d'histoire littéraire de la France

Éditeur : Armand Colin (Paris), Éditeur : PUF (Paris) Date d'édition : 1894

Imaginaire rousseauiste, utopie tahitienne et réalité révolutionnaire

Connaître/penser la nature

- Descartes, *Discours de la méthode*. Garnier, 1963, tome 1 (L'ordre du monde et la maîtrise de la nature). *Traité du monde ou de la lumière*, Livre VII. Garnier, 1963, tome 1, p. 349-364.

- Kant, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*. Traduction et commentaires de J.-M. Muglioni. Bordas, 1981 (cf. les appendices : III, Mécanisme et finalité. IV, Finalité naturelle et finalité pratique). *Critique de la raison pure*. Traduction Trémesaygues et Pacaud. Puf, 1963. Préfaces 1ère et 2ème édition/p.140-6/ p. 198-200 (La nature comme ensemble des phénomènes régis par des lois et non comme « dessein »). .

- BOUVERESSE, Jacques. *Cours 21. Causes efficientes et causes finales* In : *Dans le labyrinthe : nécessité, contingence et liberté chez Leibniz : Cours 2009 et 2010* [en ligne]. Paris : Collège de France, 2013 (généré le 18 décembre 2017). ISBN : 9782722601611. DOI : 10.4000/books.cdf.1923.

BITBOL Michel, « La conception physicaliste de la conscience à l'épreuve du dialogue socratique », <http://savoirs.ens.fr/expose.php?id=1982>

- DARRIGOL Olivier, « Compréhensibilité de la nature et nécessité rationnelle des théories physiques », <http://savoirs.ens.fr/expose.php?id=1989> - DROUET Isabelle, « Causalité et probabilité dans les sciences empiriques », <http://savoirs.ens.fr/expose.php?id=1988>

- MIQUEL Pierre-Antoine, « Une condition pour comprendre la transition du physique au biologique », <http://savoirs.ens.fr/expose.php?id=1991>

- ROVELLI Carlo et LUMINET Jean-Pierre, « L'Univers est-il accessible à nos sens ? », https://www.canalu.tv/video/universcience_tv_la_webtv_scientifique_hebdo/l_univers_est_il_accessible_a_nos_sens.11202

- Paul Langevin

Le Temps, l'Espace et la Causalité dans la Physique contemporaine
1911

- Benmakhlouf Ali, « Nature et cosmos : incursions en philosophie ancienne et médiévale », *Revue de métaphysique et de morale*, 2004/3 (n° 43), p. 343-352. DOI : 10.3917/rmm.043.0343.

Ismaïl Omarjee. Science de la nature et métaphysique : une relation nécessaire ? : Réflexion historique et épistémologique à partir du " Scholie Général " des Principia de Newton.. Le Philosophoire, Vrin/Editions Association Le Lisible et l'Ilisible 2013, pp.127-167.
<https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00992362/document>

- Husserl :

- *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. Gallimard, 1976. Chapitre I et annexes I, II, III.

- *La Terre ne se meut pas*. Traduction D. Franck, J-F Lavigne, D. Pradelle. Puf, 1989.

- Heisenberg, *La nature dans la physique contemporaine*

- Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*. Vrin, 1980 (une pensée scientifique de la nature). *L'Eau et les rêves*, *La Terre et les rêveries du repos*, *La Terre et les rêveries de la volonté*. *L'Air et les songes* (une poétique de la nature).

Normal-naturel-artificiel

A partir du cinéma :

La Pivellina

[Transmettre le cinéma](#) > [Blog](#) > [Vidéos](#) > [Analyses de séquence](#) > La Pivellina

Catégorie : [Analyses de séquence](#)

Un visage d'enfant sur une affiche, quoi de plus habituel ? Pourtant, l'affiche de "La Pivellina" n'a rien de naturel. Le créateur de l'affiche fait subir à un authentique photogramme du film un traitement surprenant : dédoublement, décadage, recadrage, coupe inappropriées du visage, etc. En quoi ce travail nous introduit-il à ce film et à son mystère ?... Cette vidéo peut être vue en relation avec la page 1 (« L'Affiche ») du dossier "La Pivellina".

La coupe de cheveux dans Jiburo

[Transmettre le cinéma](#) > [Blog](#) > [Vidéos](#) > [Extraits](#) > La coupe de cheveux

Catégorie : [Extraits](#)

[de 65' 03, ch. 7, à 67' 27, durée 2' 24]
Après avoir mis ses jouets dans un sac, en vue de les donner à la fillette Hae-yeon, en échange contre son lapin en peluche, Sang-woo se regarde dans une glace. Mécontent de sa coupe de cheveux (une frange rebelle sur le front le contrarie), il demande à la grand-mère d'arranger cela. Après avoir joué avec elle, en réfléchissant les rayons de soleil sur son visage avec le miroir, l'enfant lui explique ce qu'il veut. Elle lui coupe les cheveux mais l'enfant, très mécontent du résultat, part en colère, laissant à la grand-mère le soin de ramasser ses affaires qu'il a jetées par terre.

Elephant Man de David Lynch

[Transmettre le cinéma](#) > [Films](#) > [1981](#) > Elephant Man États-Unis (1981)

La maladie Le malade

Introduction: [Les concepts de santé et de maladie en histoire et en philosophie de la médecine](#)

Pierre-Olivier Méthot, Professeur à l'Université Laval, membre du Centre inter universitaire de recherche sur la science et la technologie (CIRST)

Rousseau : Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (Première Partie, l'homme physique)

Canguilhem : Le normal et le pathologique

[Qu'est ce qu'une maladie ?](#) Maël Lemoine

11/04/2016

Exposé de Maël Lemoine lors du cycle les lundis de la philosophie. Le chantier philosophique d'une définition de la « maladie » est en passe d'être classé monument historique avant même

que l'édifice soit achevé. La révolution scientifiq...

Les bords flous du normal et du pathologique Ali Benmakhlouf 10/10/2016

Conférence donnée par Ali Benmakhlouf dans le cadre des Lundis de la philosophie. La ligne de démarcation entre normal et pathologique paraît facile à tracer lorsqu'elle repose sur des indications physiologiques (mesure de la glycémie pour le diabète...

Le don(né) de la nature

- Le doute de Cézanne. Réflexions sur le paradoxe de l'œuvre de culture 14 février 2010, Dupond Pascal
- Cézanne chez Merleau-Ponty 11 octobre 2007, Leconte Patrick
- Que donne la nature ? Revue du Mauss n°42 2013
- Fixot Anne-Marie, « Don et nature à travers l'exemple de deux modèles de jardin », *Revue du MAUSS*, 2013/2 (n° 42), p. 63-82. DOI : 10.3917/rdm.042.0063. URL : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2013-2-page-63.htm>

L'art et la nature.

- Platon : *La République*. Critique de la mimésis : chap. III et X. *Le Sophiste*. Deux formes de mimésis (233a-236d).
- Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*. XXXV. La Peinture.
- Leon Battista Alberti De la statue et de la peinture Traduction par Claudius Popelin (prologue, biographie et épilogue). A. Levy, Éditeur, 1868 (pp. 104-137).
- Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*. Vème promenade. *La Nouvelle Héloïse* Le jardin de Julie, IVème partie, lettre II.
- Baudelaire, Salon de 1845. Salon de 1846. Salon de 1859. Le Peintre de la vie moderne (La nature n'est pas source et type du bien et du beau). In Curiosités esthétiques. Garnier, 1990. Le maquillage.
- *Critique de la faculté de juger*. Traduction Philonenko. Vrin, 1982. Introduction. La nature dans l'Analytique du beau, § 1-22, et l'Analytique du sublime, § 23-54. Analytique de la faculté de juger téléologique § 61-68.
- Hegel, *Esthétique*. Traduction Ch. Bénard. Le Livre de poche, 1997, tome1 et 2. Beauté naturelle et artistique

Exemples

[Chat saisissant un oiseau de Pablo Picasso](http://www.museepicassoparis.fr/wp-content/uploads/2014/09/Chat-saisissant-un-oiseau.pdf)

<http://www.museepicassoparis.fr/wp-content/uploads/2014/09/Chat-saisissant-un-oiseau.pdf>

Musée Picasso

Le musée Picasso propose une analyse du "Chat saisissant un oiseau" de Pablo Picasso :
Picasso peint-il ici une scène de la nature ou peut-on aussi y voir une métaphore de la guerre ?
(d'après Musée Picasso)



[Exposition "Emil Nolde" : Conférences, Le paysage de Nolde : entre expressionnisme et romantisme](#)

Réunion des Musées nationaux (RMN)

Ce lien nous permet d'écouter le cycle de conférences organisé à l'occasion de l'exposition "Emil Nolde" présentée aux Galeries nationales du Grand Palais du 25 septembre 2008 au 19 janvier 2009. Artiste, peintre et graveur, Emil Nolde (1867-1956) est une figure incontournable de l'expressionnisme...

•

- [Johan Axel Gustav Acke Miroir de l'eau \(Vid vattenspegeln\)](#)

Musée d'Orsay

Le musée d'Orsay présente une oeuvre de l'artiste suédois, Johan Axel Gustav Acke, "Miroir de l'eau". Cette réalisation monumentale constitue sans aucun doute l'oeuvre maîtresse du Suédois Johan Axel Gustav Acke et un bel exemple de l'union des arts si activement recherchée autour de 1900. Elle...

- [Cuno Amiet, Paysage de neige](#)

Musée d'Orsay

Le musée d'Orsay présente une oeuvre de l'artiste suisse, Cuno Amiet, "Paysage de neige". Tableau de grandes dimensions, plus de quatre mètres carrés, "Paysage de neige" étonne par la démesure de la surface accordée aux blancs, nuancés et délicats, qui mettent en valeur la tache sombre d'un...

Propositions d'exercices sur philo-labo.fr

1.Jardin(s) et paysage(s) : mesure et démesure

1.1.Mesure du jardin

Souvenir d'une après-midi à Vaux-le-Vicomte (août 2001)

Mis en ligne : août 2008

LE JARDIN A LA FRANCAISE

On a assez opposé la géométrie rigoureuse du jardin à la française, qui taille la nature selon la découpe de l'idée, à la libre fantaisie du jardin à l'anglaise, qui semble l'abandonner dans une feinte anarchie. En vérité, le jardin à la française invente une nature domestiquée par l'homme, une nature dont l'homme peut se dire en effet « comme maître et possesseur », une nature qui renonce aux lois propres de l'exubérance végétale et se plie docilement, du moins le semble-t-il du point de vue de celui qui domine la perspective, aux exigences du concept. Une telle nature, celle tout artificielle que mettent en scène les jardins de Le Nôtre (et celui de Vaux-le-Vicomte me paraît un chef-d'œuvre de ce style), est une nature courtisane, qui se soumet à la volonté toute rationnelle de son maître, qui est l'entendement humain dont la figure géométrique exprime adéquatement la toute-puissance, une nature qui fait la révérence et dégage l'espace sous le regard du souverain qui s'avance en ses domaines. C'est là ce qu'on appelle une "perspective", et les jardins à la française ne sont qu'une perspective savamment calculée, l'allée se perdant par bassins et canaux jusque vers l'horizon, où s'élève dans le lointain une statue, image de la puissance du maître des lieux, une statue ou quelque monument qu'on aperçoit très exactement dans l'axe de la fenêtre centrale du grand salon, pièce elle-même centrale du château. C'est trop peu dire, cependant, qu'une telle nature est une nature simplement taillée selon la définition du pur concept, elle est politique plus encore que géométrique, et sa découpe euclidienne exprime moins la toute puissance de l'esprit qui soumet la nature à ses lois que le cérémonial d'une somptueuse politesse, celle-là même qui régule les rapports sociaux à la cour et ordonne le jeu des révérences symétriques auxquelles se livrent gravement la salutation et le menuet. Le jardin à la française convertit la nature aux règles de sa politesse, et l'allée qui s'ouvre largement sous les pas du prince semble s'élargir pour libérer le passage, comme dans ces contes où la Belle perdue dans la forêt profonde voit s'incliner devant elle les grands chênes qui, en lui tirant leur révérence, lui ouvrent la voie qui conduit au château de la Bête. Dans ce ballet auquel se livre le jardin à seule fin de libérer tous les axes de la vision, toutes les échappées perspectives, en hommage à l'esprit qui procède en ces lieux, le château occupe naturellement le point de vue du centre : c'est depuis sa terrasse, ou depuis la fenêtre du grand salon central, que se dégage la plus parfaite perspective sur les jardins, comme au théâtre, la loge royale, au centre du premier balcon, est le point de vue idéal depuis lequel se découvre la scène. Le château occupe donc la place du moi, qui se fait le centre de tout, et devrait ainsi se rendre odieux. Au centre de la perspective s'élève la tour où se pavane le point de vue qui veut tout voir, qui veut être vu de tous, le point de vue du m'as-tu vu, le moi souverain qui rapporte tout à lui, et rien aux autres. C'est bien la raison pour laquelle le parc n'apparaît dans toute sa beauté qu'à la condition d'être à peu près désert. Le jardin à la française suppose que ne puisse y pénétrer qu'une élite choisie et restreinte ; l'invasion de la foule détruit le charme, le roi pour lequel se déploie ce paysage apprivoisé ne saurait souffrir la concurrence d'un grand nombre d'autres rois, le jardin est pour lui seul, pour le moi qui s'imagine être l'unique centre de ce spectacle. Le jardin à l'anglaise est moins élitiste, car ses nombreux recoins, retraites et cachettes permettent d'y loger un grand nombre de curieux, amoureux ou simples promeneurs, et chaque folie aux détours des chemins a ses amateurs, qui ignorent les autres. Mais la visibilité maximale, le panoptisme perspectif du jardin à la française, qui se substitue à la perspective variée des surprises et des rencontres (à la façon du roman qui multiplie les épisodes), interdit cette multiplicité : il faut que le promeneur puisse s'imaginer que c'est pour lui seul que le jardin dispose les allées où le conduisent ses pas. Cette affinité entre le jardin à la française et la solitude du promeneur est susceptible d'une autre interprétation, romantique, celle-là : le parc s'étend comme un rêve d'autrefois, les statues sont les anciens seigneurs du lieu pétrifiés par l'ennui, et les rares passants sont de silencieux fantômes qui glissent mystérieusement le long des allées. Versailles en automne excelle à convoquer ces spectres. Une foule trop nombreuse, donc trop bruyante, détruirait l'envoûtement. Mais c'est là une interprétation nostalgique, qui considère le parc comme le témoin d'un temps révolu. Pour les hommes de l'âge classique, la nécessaire solitude du promeneur est plutôt un effet de l'amour-propre : la perspective est un pouvoir et le pouvoir ne se partage pas, le moi faisant le roi ne saurait admettre de rival, à la façon de Louis XIV à Vaux qui ne sut admettre



Jardin Renaissance Hans Vredeman De Vries, (1527-1604?).

BnF, Estampes et Photographie, HD-213-FOL, R 016170 © BnF
Les contemporains de Shakespeare ont, semble-t-il, pris plaisir à façonner une esthétique du détour. Le motif polymorphe et polysémique du dédale s'est développé au sein des emblèmes avant de séduire les jardiniers puis les poètes, les musiciens, ou les dramaturges. Le théâtre de l'époque met en scène les détours amoureux dans des parcours labyrinthiques à l'image du Songe d'une nuit d'été.



Le Château de Vaux-le-Vicomte, Israël Silvestre (1621-1691), graveur. BnF, département des Estampes et de la Photographie, VA-420-FT 4
© Bibliothèque nationale de France

que le parc ne soit pas centré sur son unique gloire, mais sur cet incommode Fouquet qui se rend haïssable en se faisant le centre de tout.

Le château classique devrait donc être logiquement un monument de la vanité, un étalage de richesse et d'ostentation qui magnifierait lourdement la gloire du maître. Or, ce qui frappe au contraire (ici encore, Vaux-le-Vicomte est un merveilleux modèle), c'est la mesure et la grâce de l'édifice, sa parfaite proportion, et non la démesure d'un amour-propre outrancier. Le château classique, symbole de la toute-puissance, pourtant si parfaitement imaginaire, du moi, hait également le bouffon et l'enflé, qu'il abandonne dédaigneusement au baroque, ou plutôt à ce qu'on appelle en ce temps le goût gothique, et sait se contenir en une parfaite proportion faite de discrétion exquise et de grâce. Cela est particulièrement sensible à Vaux-le-Vicomte, où le château occupe une place très modeste en comparaison du parc et des dépendances, ces magnifiques et immenses écuries. D'où vient donc cette limitation des prétentions d'un moi qui ambitionne pourtant pour lui-même la toute puissance-divine, et la royauté de droit divin? Sans doute de ce que le souverain est ici l'obligé de son obligé, et que devant l'extrême politesse et élégance de ce parc qui s'efface avec tant de grâce devant les pas de son seigneur et maître, il serait malséant de faire l'ingrat et de ne pas témoigner quelque reconnaissance. Le château se trouve donc en quelque sorte l'obligé du parc et des jardins qui se disposent pourtant en vue de son seul plaisir, et le jeu de la politesse, cet amour-propre bien réglé selon le mot du chevalier de Méré, limite les deux partenaires, le moi qui fait le maître et le sujet qui lui fait honneur, dans la mesure parfaite de la grâce et de la reconnaissance. La mesure classique est cet équilibre qui s'établit du fait que l'homme se mesure à l'homme et s'érige ainsi seul en mesure de toutes choses, l'équilibre de la beauté naissant de cet accord réciproque. Ainsi se fixent l'étiquette et le canon de la politesse, selon la grâce réciproque, le ballet symétrique du geste de l'offrande et de celui de la réception, de l'hommage et de l'admiration, de l'humble dévouement et de la reconnaissance royale. C'est cette mesure toute civile de la politesse, qui est l'esthétique de la politique, qui règle heureusement la démesure des prétentions du moi tout comme la servilité du courtisan qui veut plaire à tout prix. Au fond, le paradoxe de l'art classique, c'est qu'avec des conditions contraignantes — l'artiste ne peut subsister qu'en se vendant à un mécène, s'obligeant ainsi à le glorifier à tout propos — l'art classique soit parvenu à enfanter des chefs-d'œuvre inégaux. Il fallait, pour qu'une aliénation aussi despotique de l'inspiration et du génie puisse être transfigurée en beauté, que le lien même de la dépendance soit lui-même sublimé dans la grâce de l'offrande et de la réception, du don et de la reconnaissance.

<http://www.jdarriulat.net/Essais/Jardin.html>

Questions : Expliquer pourquoi le château signifie l'irruption du moi? Etablir le rapport avec la découverte du sujet, du "moi" par Descartes. Retrouver les canons du beau. Où est le rapport aux mathématiques? En quoi l'artiste et l'artisan se rejoignent-ils? Quelles sont les propriétés du jardin? Expliquer :

La mesure classique est cet équilibre qui s'établit du fait que l'homme se mesure à l'homme et s'érige ainsi seul en mesure de toutes choses, l'équilibre de la beauté naissant de cet accord réciproque. Ainsi se fixent l'étiquette et le canon de la politesse, selon la grâce réciproque, le ballet symétrique du geste de l'offrande et de celui de la réception, de l'hommage et de l'admiration, de l'humble dévouement et de la reconnaissance royale. C'est cette mesure toute civile de la politesse, qui est l'esthétique de la politique, qui règle heureusement la démesure des prétentions du moi tout comme la servilité du courtisan qui veut plaire à tout prix.

1.2.Démesure du paysage



Sous la vague au large de Kanagawa Titre japonais : Kanagawa oki namiura

Katsushika Hokusai (1760-1849)

- voir l'analyse sur Panorama de l'art (Eduthèque)
- dossier BNF complémentaire

1.3. La démesure est ce qui échappe à l'homme

2. Le jardin de Julie

Quatrième partie : Lettre X – Saint-Preux à Milord Edouard

La simplicité rustique

Que de plaisirs trop tard connus je goûte depuis trois semaines ! La douce chose de couler ses jours dans le sein d'une tranquille amitié, à l'abri de l'orage des passions impétueuses ! Milord, que c'est un spectacle agréable et touchant que celui d'une maison simple et bien réglée où règnent l'ordre, la paix, l'innocence ; où l'on voit réuni sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme ! La campagne, la retraite, le repos, la saison, la vaste plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le sauvage aspect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuse île de Tinian. Je crois voir accomplir les vœux ardents que j'y formai tant de fois. J'y mène une vie de mon goût, j'y trouve une société selon mon cœur... Je veux vous en donner idée par le détail d'une économie domestique qui annonce la félicité des maîtres de la maison, et la fait partager à ceux qui l'habitent. J'espère, sur le projet qui vous occupe, que mes réflexions pourront un jour avoir leur usage, et cet espoir sert encore à les exciter...

Depuis que les maîtres de cette maison y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur usage tout ce qui ne servait qu'à l'ornement ; ce n'est plus une maison faite pour être vue, mais pour être habitée. A des meubles anciens et riches, ils en ont substitué de simples et de commodes. Tout y est agréable et riant, tout y respire l'abondance et la propreté, rien n'y sent la richesse et le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne se reconnaisse à la campagne, et où l'on ne retrouve les commodités de la ville. Les mêmes changements se font remarquer au dehors. La basse-cour a été agrandie aux dépens des remises. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau pressoir, et une laiterie où logeaient des paons criards dont on s'est défait... Partout on a substitué l'utile à l'agréable, et l'agréable y a presque toujours gagné.

Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la basse-cour, le chant des coqs, le mugissement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, et tout l'appareil de l'économie rustique, donnent à cette maison un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne sais quoi qui sent la joie et le bien-être, qu'elle n'avait pas dans sa morne dignité.

Quatrième partie : Lettre X – Saint-Preux à Milord Edouard

L'organisation domestique et la morale paternaliste

Les terres ne sont pas affermées, mais cultivées par leurs soins ; et cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens et de leurs plaisirs... Ayant beaucoup de terres et les cultivant toutes avec beaucoup de soin, il leur faut, outre les domestiques de la basse-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée : ce qui procure le plaisir de faire subsister beaucoup de gens sans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préfèrent toujours ceux du pays, et les voisins aux étrangers et aux inconnus. Si l'on perd quelque chose à ne pas prendre toujours les plus robustes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inspire à ceux qu'on choisit, par l'avantage de les avoir sans cesse autour de soi, et de pouvoir compter sur eux dans tous les temps, quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

Avec tous ces ouvriers, on fait toujours deux prix. L'un est le prix de rigueur et de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre, un peu plus fort, est un prix de bienfaisance, qu'on ne leur paye qu'autant qu'on est content d'eux ; et il arrive presque toujours que ce qu'ils font pour qu'on le soit vaut mieux que le surplus qu'on leur donne. Car M. de Wolmar est intègre et sévère, et ne laisse jamais dégénérer en coutume et en abus les institutions de faveur et de grâces. Ces ouvriers ont des surveillants qui les animent et les observent. Ces surveillants sont les gens de la basse-cour, qui travaillent eux-mêmes, et sont intéressés au travail des autres par un petit denier qu'on leur accorde, outre leurs gages, sur tout ce qu'on recueille par leurs soins. Tous ces moyens d'émulation qui paraissent dispendieux, employés avec prudence et justice, rendent insensiblement tout le monde laborieux, diligent, et rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent...

Cependant un moyen plus efficace encore, le seul auquel des vues économiques ne font point songer, et qui est plus propre à Mme de Wolmar, c'est de gagner l'affection de ces bonnes gens en leur accordant la sienne. Ouvriers, domestiques, tous ceux qui l'ont servie, ne fût-ce que pour un seul jour, deviennent tous ses enfants ; elle prend part à leurs plaisirs, à leurs chagrins, à leur sort ; elle s'informe de leurs affaires : leurs intérêts sont les siens... Eux, de leur côté, quittent tout à son

moindre signe; ils volent quand elle parle ; son seul regard anime leur zèle ; en sa présence ils sont contents ; en son absence ils parlent d'elle et s'animent à la servir. Ses charmes et ses discours font beaucoup ; sa douceur, ses vertus, font davantage. Ah ! Milord, l'adorable et puissant empire que celui de la beauté bienfaisante !

Ici c'est une affaire importante que le choix des domestiques. La première chose qu'on leur demande est d'être honnêtes gens ; la seconde, d'aimer leur maître ; la troisième, de le servir à son gré ; mais pour peu qu'un maître soit raisonnable et un domestique intelligent, la troisième suit toujours les deux autres. On ne les tire donc point de la ville, mais de la campagne. On les prend dans quelque famille nombreuse et surchargée d'enfants dont les père et mère viennent les offrir eux-mêmes. On les choisit jeunes, bien faits, de bonne santé, et d'une physionomie agréable. M. de Wolmar les interroge, les examine, puis les présente à sa femme. S'ils agréent à tous deux, ils sont reçus, d'abord à l'épreuve, ensuite au nombre des gens, c'est-à-dire des enfants de la maison, et l'on passe quelques jours à leur apprendre avec beaucoup de patience et de soin ce qu'ils ont à faire.

Dans la république on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu ; mais comment contenir des domestiques, des mercenaires, autrement que par la contrainte et la gêne ? Tout l'art du maître est de cacher cette gêne sous le voile du plaisir ou de l'intérêt, en sorte qu'ils pensent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire.

Cinquième partie : Lettre VII

La fête des vendanges ou le sentiment de l'égalité

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtaient d'heureuses vendanges ; les premières gelées en ont amené l'ouverture ; le pampre grillé, laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée, et semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère ; le bruit des tonneaux, des cuves, les légrefass qu'on relie de toutes parts, le chant des vendangeuses dont ces coteaux retentissent ; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir ; le rauque son des instruments rustiques qui les anime au travail ; l'aimable et touchant tableau d'une allégresse générale qui semble en ce moment étendu sur la face de la terre; enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin, comme une toile de théâtre pour découvrir à l'oeil un si charmant spectacle : tout conspire à lui donner un air de fête ; et cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile.

Vous ne sauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, et le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité ; tout le monde est égal, et personne ne s'oublie. Les dames sont sans airs, les paysannes sont décentes, les hommes badins et non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les fôlatres querelles ; et l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns des autres. On ne revient point ensuite faire chez soi les messieurs ; on passe aux vignes toute la journée : Julie y a fait une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, et dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dîne avec les paysans et à leur heure, aussi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur soupe un peu grossière, mais bonne, saine, et chargée d'excellents légumes. On ne ricane point orgueilleusement de leur air gauche et de leurs compliments rustaude ; pour les mettre à leur aise, on s'y prête sans affectation. Ces complaisances ne leur échappent pas, ils y sont sensibles ; et voyant qu'on veut bien sortir pour eux de sa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur...

Le soir, on revient gaiement tous ensemble. On nourrit et loge les ouvriers tout le temps de la vendange ; et même le dimanche, après le prêche du soir, on se rassemble avec eux et l'on danse jusqu'au souper... Ces saturnales sont bien plus agréables et plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectaient était trop vain pour instruire le maître ni l'esclave ; mais la douce égalité qui règne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, et un lien d'amitié pour tous.

Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait bon feu...Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe et l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance et la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques ; chacun se lève indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, et le service se fait toujours avec grâce et avec plaisir. On boit à discrétion ; la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence de maîtres si respectés contient tout le monde, et n'empêche pas qu'on ne soit à son aise et gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes ; mais il est congédié sans rémission dès le lendemain...

Après le souper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre ; chacun dit sa chanson tour à tour...Quand l'heure de la retraite approche, Mme de Wolmar dit : A l'instant chacun prend son paquet de chenevottes, signe honorable de son travail ; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les rassemble en tas, on en fait un trophée ; on y met le feu ; mais n'a pas cet honneur qui veut ; Julie l'adjuge en présentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage ; fût-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations et de battements de mains. Les chenevottes font un feu clair et brillant qui s'élève jusqu'aux nues, un vrai feu de joie, autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée : chacun boit à la santé du vainqueur, et va se coucher

content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, et qu'on ne serait pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, et toute la vie.

Quatrième partie : Lettre XI

Le paradis artificiel de l'Elysée.

Il y avait plusieurs jours que j'entendais parler de cet Elysée dont on me faisait une espèce de mystère... En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable sensation de fraîcheur que d'obscurs ombrages, une verdure animée et vive, des fleurs éparses de tous côtés, un gazouillement d'eau courante, et le chant de mille oiseaux, portèrent à mon imagination du moins autant qu'à mes sens ; mais en même temps je crus voir le lieu le plus sauvage, le plus solitaire de la nature, et il me semblait d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce désert. Surpris, saisi, transporté d'un spectacle si peu prévu, je restai un moment immobile, et m'écriai dans un enthousiasme involontaire : » O Tinian ! ô Juan Fernandez ! Julie, le bout du monde est à votre porte ! »

[...]

Le gazon verdoyant, mais court et serré, était mêlé de serpolet, de baume, de thym, de marjolaine, et d'autres herbes odorantes. On y voyait briller mille fleurs des champs, parmi lesquelles l'oeil en démêlait avec surprise quelques-unes de jardin, qui semblaient croître naturellement avec les autres. Je rencontrais de temps en temps des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil, comme dans la plus épaisse forêt ; ces touffes étaient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avait fait recourber les branches, pendre en terre, et prendre racine, par un art semblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts je voyais çà et là, sans ordre et sans symétrie, des broussailles de roses, de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilas, de noisetier, de sureau, de seringa, de genêt, de trifolium, qui paraient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. Je suivais des allées tortueuses et irrégulières bordées de ces bocages fleuris, et couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne vierge, de houblon, de liseron, de couleuvrée, de clématite, et d'autres plantes de cette espèce, parmi lesquelles le chèvrefeuille et le jasmin daignaient se confondre. Ces guirlandes semblaient jetées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avais remarqué quelquefois dans les forêts, et formaient sur nous des espèces de draperies qui nous garantissaient du soleil, tandis que nous avions sous nos pieds un marcher doux, commode et sec, sur une mousse fine, sans sable, sans herbe, et sans rejets raboteux.

[...]

Il y a pourtant ici, continuai-je, une chose que je ne puis comprendre; c'est qu'un lieu si différent de ce qu'il était ne peut être devenu ce qu'il est qu'avec de tout est verdoyant, frais, vigoureux, et la main du jardinier ne se montre point ; rien ne dément l'idée d'une île déserte qui m'est venue en entrant, et je n'aperçois aucun pas d'hommes.

– Ah ! dit M. de Wolmar, c'est qu'on a pris grand soin de les effacer.

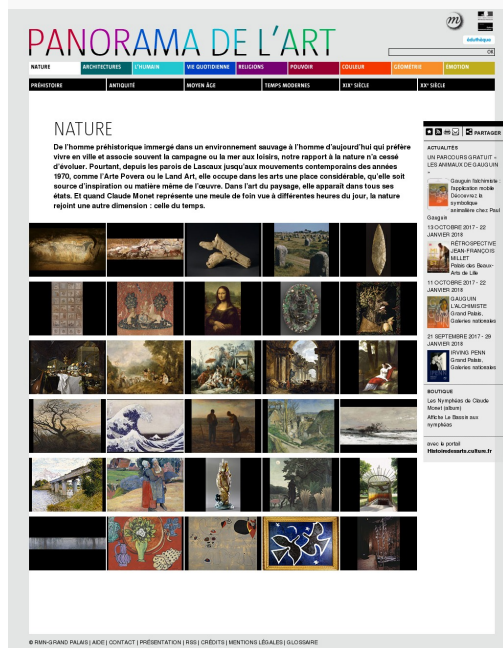
Rousseau

Nouvelle Héloïse

3. Du jardin au paysage

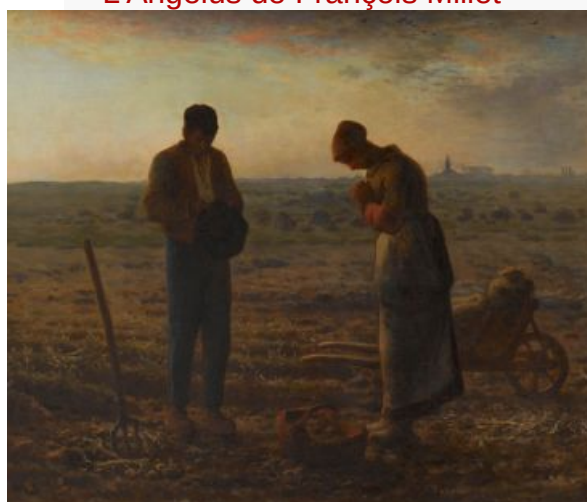
3.1. Ressources

Pour se rendre sur Eduthèque cliquer sur l'image



3.2. Expliquer ces tableaux et dégager un problème philosophique :

- L'Angélus de François Millet



© Musée d'Orsay, distr. R.M.N. / Patrice

Schmidtzoom L'Angélus Jean-François Millet (1814-1875) dimension : H. 55,5 cm ; L. 65 cm huile sur toile 1857-1859 lieu de conservation : Paris, musée d'Orsay

- Une lecture du tableau

Originaire des environs de Cherbourg, Jean-François Millet reste aujourd'hui très connu pour ses tableaux avec de grandes figures de paysans. Mais il a commencé sa carrière en abordant tous les genres picturaux, le portrait notamment, dont il s'est fait une spécialité pendant quelques années.

Avec *Le Vanneur*, présenté au Salon de 1848, il rencontre son premier grand succès dans le « genre paysan ». Dès l'année suivante, Millet s'installe à Barbizon et se consacre aux paysages et aux sujets ruraux. Cependant le peintre ne s'en tient pas à une "copie" du monde paysan. *L'Angélus* se présente comme une méditation sur l'existence. Les deux personnages se tiennent immobiles, semblables en cela aux natures mortes de Chardin.

L'Angélus lui est commandé vers 1857 par Thomas Gold Appleton, fils d'un riche marchand américain, écrivain et grand amateur d'art. Celui-ci n'en prend pas livraison et le tableau passe dans différentes collections. À la fin des années 1880, alors qu'il est devenu le tableau le plus cher du monde, il est acquis par Alfred Chauchard qui le lègue à l'État en 1909, avec sa collection de peintures.

- DU QUOTIDIEN À L'UNIVERSEL

Au premier plan du tableau, deux paysans, un homme et une femme, sont représentés dans un champ au moment de la prière de l'angélus. En entendant sonner les cloches, ils ont interrompu le travail : la fourche est plantée dans la terre, le panier posé à même le sol. Ils se recueillent, la tête inclinée, l'homme découvert, la femme les mains jointes.

À l'horizon, le clocher de l'église se découpe sur un ciel coloré de jaunes et de roses. C'est le soir. La journée s'achève : les sacs dans la brouette sont remplis de pommes de terre. Tout en décrivant une scène de la vie quotidienne, Millet évite l'anecdote. En cela, le contre-jour joue un rôle essentiel, car il laisse les visages dans la pénombre et souligne l'attitude et les gestes, leur donnant une dimension universelle. Aucun autre élément ne vient distraire l'attention ; seuls importent la prière et le recueillement. Millet cherche à associer très étroitement le spectateur à la représentation. Il disait : « En regardant cette peinture, j'aimerais que le spectateur entende sonner les cloches. »

Mais il y a plus si on approfondit la question du mouvement et du temps. L'homme, chassé du paradis (traduction du jardin des délices) est dans la terre, à l'horizon infini.

- UNE COMPOSITION qui joue sur les oppositions

Millet construit sa composition sur des lignes élémentaires, horizontales et verticales, et sur des rapports de proportion harmonieux, qui définissent ensemble une structure simple et équilibrée. La ligne d'horizon partage le paysage en un tiers de ciel et deux-tiers de terre. Les paysans forment deux verticales qui scandent le tableau.

Le champ est situé dans une plaine qui s'étend à perte de vue. La différence d'échelle entre les paysans au premier plan et l'église à l'horizon

Réflexion sur la
finitude --->
Temps des
hommes
Temps suspendu
de la religion -->
Éternité de Dieu

donne l'idée de la distance qui les sépare et suggère l'ampleur du paysage. Millet oppose les couleurs claires et lumineuses du ciel et celles terreuses et plus foncées des champs. Dans une palette assez restreinte, les bleus, les jaunes mélangés et les rose-rouge des vêtements sont comme un écho assourdi des couleurs du ciel.

- Mettre en perspective avec ce texte de Pascal

Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est au prix de ce qui est, qu'il se regarde comme égaré, et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, les maisons et soi-même, son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme, dans l'infini ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates, qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ses jambes, du sang dans ses veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes, que divisant encore ces dernières choses il épuise ses forces en ces conceptions et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature dans l'enceinte de ce raccourci d'atome, qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible, dans cette terre des animaux, et enfin des cirons dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perdra dans ces merveilles aussi étonnantes dans leur petitesse, que les autres par leur étendue, car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde ou plutôt un tout à l'égard du néant où l'on ne peut arriver. Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même et se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles et je crois que sa curiosité se changeant en admiration il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Pascal

Pensées

- Où sommes-nous? Le jardin intérieur



© Louise Bourgeois Trust / ADAGP © Centre Pompidou, MNAM-CCI, distr. RMN-Grand Palais / Philippe Migeatzoom Precious Liquids

- auteur(s) : Louise Bourgeois (1911-2010)
- dimension : H. 427 cm ; D. 442 cm
- matériaux : albâtre, bois, textile, métal, verre

- technique : installation
- datation : 1992
- lieu de conservation : Paris, musée national d'Art moderne – Centre Pompidou

Voici une installation, un lieu où on peut pénétrer : est-ce une partie de maison, un abri, un nouveau nid ? Interrogeant ses peurs et ses traumatismes d'enfance, Louise Bourgeois a sur de nombreuses années développé un art personnel qui, peu à peu, en s'amplifiant, va intégrer les grandes remises en cause plastiques et sociales de son temps.

- Louise Bourgeois se présente :

« Je m'appelle Louise Joséphine Bourgeois. Je suis née le 25 décembre 1911 à Paris. Tout mon travail des cinquante dernières années, tous mes sujets, trouvent leur source dans mon enfance. Mon enfance n'a jamais perdu sa magie, elle n'a jamais perdu son mystère, ni son drame. »

L'univers artistique de Louise Bourgeois est un exorcisme, le temps y joue un rôle précieux. Française d'origine, elle se souvient de la ville de son enfance, Choisy-le-Roi, et de l'atelier de tapisserie qu'y tenaient ses parents. Dès l'âge de onze ans, elle y participe en dessinant les parties manquantes des pièces qu'ils restaurent. C'est un monde de fils, de pelotes et d'aiguilles. Au-delà, dans la maison familiale se joue un drame : face à la mère, la gouvernante anglaise des trois enfants est aussi la maîtresse du père. La petite Louise est blessée. Un sentiment de trahison l'accapare et la marque.

Diplômée du baccalauréat, la jeune fille s'inscrit d'abord à la Sorbonne puis aux Beaux-Arts. Déçue par l'enseignement académique, elle se tourne alors vers les ateliers de la Grande-Chaumière. L'un de ses professeurs, Fernand Léger, l'oriente vers la sculpture. En 1938, elle s'installe à New York, ville qui devient son lieu de résidence et de création et dont son mari – un historien d'art américain qu'elle a rencontré au Louvre – dirigera le musée des arts primitifs [image 1].

- Louise Bourgeois explique l'œuvre :

Precious Liquids [image principale] est une œuvre de 1992. Elle fait partie des « Cellules » créées par l'artiste dans les années 90. Chaque « cellule » a trait à une peur. C'est tout un itinéraire suivi durant de nombreuses années sur le thème fondateur de la maison qui a amené Louise Bourgeois à cette construction. Ici, une chambre a été aménagée dans un ancien réservoir d'eau d'immeuble new-yorkais. Le cylindre de bois renferme maintenant un lit en fer forgé qui supporte des ballons de verre [détail c]. À l'entrée, une phrase gravée comme une sentence : « Art is a guaranty of sanity », « L'art est une garantie de santé mentale » [détail b]. Suspendu face au lit, un manteau d'homme recouvre la robe d'une fillette [détail d] et un coussin qui porte ces mots brodés « Merci-mercy ». C'est donc un lieu où féminin et masculin se rencontrent, où se confrontent bois et fer, cercle et carré, horizontal et vertical. C'est un lieu où les émotions de l'enfance, comme au sein d'une psychanalyse, se rejouent et se dénouent.

- Conçue comme une pièce de théâtre, l'installation est élaborée autour d'un scénario. Voici celui mis en scène par Louise Bourgeois, expliqué par l'artiste elle-même : « Precious Liquids se rapporte à une fille qui grandit et trouve la passion au lieu de la terreur. Elle cesse d'être effrayée et connaît la passion. Le verre devient métaphore pour les muscles du corps ; représentation des émotions, du mécanisme de l'instabilité. Quand les muscles se relâchent et que la tension redescend un liquide est sécrété. Les émotions internes deviennent physiquement liquides, déclenchent la sécrétion d'une substance précieuse. Ainsi quand vous vous autorisez à pleurer les larmes indiquent la fin de la souffrance ou quand la transpiration vous vient dans le dos à cause de l'appréhension dans laquelle vous êtes cela indique le contrôle et la résolution de la peur. La sécrétion de liquide peut être intensément agréable. » Ainsi, l'œuvre interroge l'enfance, la femme et la sexualité.

- Louise Bourgeois, figure majeure de l'art contemporain

« Il faut abandonner son passé tous les jours, ou bien l'accepter, et si on n'y arrive pas, on devient sculpteur. » Parce qu'elle interroge sans cesse ce passé, le fait revivre dès les premières créations en personnages de bois évoquant ceux qui lui manquent, reconstruisant la maison, le nid dans de multiples œuvres, réinterprétant sa mère fileuse et protectrice sous la forme d'une gigantesque araignée, Louise Bourgeois atteint le spectateur dans ce qu'il a de plus intime, son propre passé. Tous les matériaux sont utilisés : bois, fer, verre, tissu, caoutchouc... Sa longévité, son ardeur au travail, lui permettent au fil des décennies d'organiser et d'amplifier ses recherches à la fois émotionnelles et plastiques ; son humour lui apporte connivence avec le public et reconnaissance. Elle traite de la douleur et du plaisir, de la peur, de la sexualité, de la mort. Parce que le point de départ de son œuvre est son enfance et qu'elle nous en parle, elle se trouve totalement engagée. Elle est devenue celle qui montre et révèle les parts inconscientes. Par son œuvre, elle confronte l'autre à lui-même. Le travail de Louise Bourgeois va donner des références esthétiques à la psychanalyse et au féminisme, et s'inscrit dans l'histoire du XXe siècle, où il tient une place majeure.

Véronique Duprat-Roumier Permalien : <http://www.panoramadelart.com/louise-bourgeois>

- Mettre en perspective avec ce texte de Bergson

Mais comment le passé, qui, par hypothèse, a cessé d'être, pourrait-il par lui-même se conserver ? N'y a-t-il pas là une contradiction véritable ? - Nous répondons que la question est précisément de savoir si le passé a cessé d'exister, ou s'il a simplement cessé d'être utile. Vous définissez arbitrairement le présent ce qui est, alors que le présent est simplement ce qui se fait. Rien n'est moins que le moment présent, si vous entendez par là cette limite indivisible qui sépare le passé de l'avenir. Lorsque nous pensons ce présent comme devant être, il n'est pas encore ; et quand nous le pensons comme existant, il est déjà passé. Que si, au contraire, vous considérez le présent concret et réellement vécu par la conscience, on peut dire que ce présent consiste en grande partie dans le passé immédiat. Dans la fraction de seconde que dure la plus courte perception possible de lumière, des trillions de vibrations ont pris place, dont la première est séparée de la dernière par un intervalle énormément divisé. Votre perception, si instantanée soit-elle, consiste donc en une incalculable multitude d'éléments remémorés, et, à vrai dire, toute perception est déjà mémoire. Nous ne percevons, pratiquement, que le passé, le présent pur étant l'insaisissable progrès du passé rongé par l'avenir. BERGSON, Matière et mémoire

Bergson

et celui de Hume

Pour ma part, quand je pénètre le plus intimement dans ce que j'appelle moi, je bute toujours sur une perception particulière ou sur une autre, de chaud ou de froid, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de douleur ou de plaisir. Je ne peux jamais me saisir, moi, en aucun moment sans une perception et je ne peux rien observer que la perception. Quand mes perceptions sont écartées pour un temps, comme par un sommeil tranquille, 5 aussi longtemps je n'ai plus conscience de moi et on peut dire vraiment que je n'existe pas. Si toutes mes perceptions étaient supprimées par la mort et que je ne puisse ni penser, ni sentir, ni voir, ni aimer, ni haïr après la dissolution de mon corps, je serais entièrement annihilé et je ne conçois pas ce qu'il faudrait de plus pour faire de moi un parfait néant. Si quelqu'un pense, après une 10 réflexion sérieuse et impartiale, qu'il a, de lui-même, une connaissance différente, il me faut l'avouer, je ne peux raisonner plus longtemps avec lui. Tout ce que je peux lui accorder, c'est qu'il peut être dans le vrai aussi bien que moi et que nous différons essentiellement sur ce point. Peut-être peut-il percevoir quelque chose de simple et de continu qu'il appelle lui : et pourtant je suis sûr qu'il n'y a pas en moi de pareil principe. 15 Mais, si je laisse de côté quelques métaphysiciens de ce genre, je peux m'aventurer à affirmer du reste des hommes qu'ils ne sont rien qu'un faisceau ou une collection de perceptions différentes qui se succèdent les unes aux autres avec une rapidité inconcevable et qui sont dans un flux et un mouvement perpétuels. Nos yeux ne peuvent tourner dans leurs orbites sans varier nos perceptions. Notre pensée est encore plus variable que notre vue ; tous 20 nos autres sens et toutes nos autres facultés contribuent à ce changement : il n'y a pas un seul pouvoir de l'âme qui reste invariablement identique peut-être un seul moment. L'esprit est une sorte de théâtre où diverses perceptions font successivement leur apparition ; elles passent, repassent, glissent sans arrêt et se mêlent en une infinie variété de conditions et de situations. Il n'y a proprement en lui ni simplicité à un moment, ni identité dans les différents moments, 25 quelque tendance naturelle que nous puissions avoir à imaginer cette simplicité et cette identité. La comparaison du théâtre ne doit pas nous égarer. Ce sont les seules perceptions successives qui constituent l'esprit ; nous n'avons pas la connaissance la plus lointaine du lieu où se représentent ces scènes ou des matériaux dont il serait constitué.

Hume

traité de la nature humaine livre I quatrième partie section VI

Le mythe du retour à la nature

- BAUBÉROT, Arnaud. *Histoire du naturisme : Le mythe du retour à la nature*. Nouvelle édition [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2004 (généré le 16 décembre 2017). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/22872>>. ISBN : 9782753523036. DOI : 10.4000/books.pur.22872.

DESCOLA, Philippe. *Anthropologie de la nature : Leçon inaugurale prononcée le jeudi 29 mars 2001*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Collège de France, 2001 (généré le 16 décembre 2017). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cdf/1325>>. ISBN : 9782722602199. DOI : 10.4000/books.cdf.1325.

Walden de Thoreau présenté par Sandra Laugier <https://philo-labo.fr/philosophemes/ress.php?id=6064> (Philo-labo)

► "[Avatar](#)" de James Cameron Docteur en arts et sciences de l'art, maître de conférences en cinéma et chercheur en cyberculture, Valérie Morignat travaille actuellement sur les interactions numériques avancées dans les domaines de la réalité augmentée et du jeu vidéo.↵

Hanté par la nostalgie d'un Éden disparu et la figure du sauveur artificiel, Avatar cristallise les contradictions du monde contemporain. Promesse de retour à une nature terrestre détruite par l'humanité, la planète Pandora est façonnée par les signes du paradis perdu et le culte d'un monde artificiel où la technologie devient promesse de résurrection. (Valérie Morignat)

Environnement

- [ESTON FONDÉ À PARLER D'UNE VIOLENCE FAITE À LA NATURE ?](#) MICHEL-ELIE MARTIN conférence donnée à Nantes, pour la Société Nantaise de Philosophie, le 31 mars 2017

- « Humanités environnementales » (interviews de spécialistes, documents, bibliographies thématiques...) : <http://humanitesenvironnementales.fr/fr/les-ressources> - Changement climatique : http://savoirs.ens.fr/focus_detail.php?id=1

- Pollutions : http://savoirs.ens.fr/focus_detail.php?id=29 - Environnement et développement durable : https://www.canalu.tv/themes/environnement_et_developpement_durable

- « Peut-on parler de richesse naturelle ? », par Catherine Larrère, https://www.canalu.tv/video/meshs/peut_on_parler_de_richesse_naturelle.14756

Exercices autour du cinéma

- [Bouton de nacre \(Le\)](#) GUZMÁN Patricio
[Transmettre le cinéma](#) > [Films](#) > [2015](#) > Bouton de nacre (Le) Chili, Espagne, France (2015)

- [Blow Out](#) Brian de Palma
[Transmettre le cinéma](#) > [Films](#) > [1982](#) > Blow Out Etats-Unis (1982)
[analyse du film](#) (la question du réel et de la nature)

Le droit et la nature

- Platon, *Gorgias*. En particulier l'entretien de Socrate et Calliclès (Justice, nomos et phusis).

- Eric Weil *Essais et conférences I*. Plon, 1970. Chapitre VIII : Du droit naturel.

- Pascal, *Pensées*. GF Flammarion, 1976. Texte établi par L. Brunschvicg. En particulier, les articles II, III, IV. Cf. l'index. *Traité du vide*, Préface. In *De l'esprit géométrique*. GF Flammarion, 1985. ;

- Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*. GF Flammarion, 2005.

- Heidegger, *Questions II*. NRF, 1968. Ce qu'est et comment se détermine la phusis (sur Aristote, les Sophistes, Platon). *Les Concepts fondamentaux de la métaphysique*. Traduction D. Panis. Gallimard, 1992 (sur Aristote p. 48 sq.).
- Merleau-Ponty, *La Nature* (Notes des cours du Collège de France 1956-1958). Seuil, 1995. *Causeries 1948*. Seuil, 2002.

Les invités de Langres 2017

Programme de Langres

Dix thématiques :

1. Après le gouvernement de la nature

2. Représenter la nature. Quelques problèmes posés par

l'art des jardins

3. "Comment peut-on être aujourd'hui à nouveau

naturaliste ?"

4. Nature et liberté. Les philosophies de la nature de

l'idéalisme allemand

5. Constituer le nature

6. "La tradition juridique civiliste à l'épreuve du droit de l'environnement"

7. Les évolutions du droit naturel au début de l'âge moderne

8. Le genre à l'épreuve de la biologie

9. Nouvelle physique, quelles visions du monde cela implique-t-il ?

10. La Nature sans fond



Présentation et corpus des séminaires

[Télécharger le livret de présentation des séminaires \(pdf, 5 p.\)](#)

Séminaire A : L'éclipse de la nature

Responsables : Pierre Dulau et Guillaume Morano

Articulés aux perspectives critiques esquissées par les conférences ainsi qu'aux enjeux et aux modalités de leur élaboration didactique, les séminaires sont l'occasion, pour les stagiaires, d'un travail effectivement collégial tout au long des Rencontres Philosophiques. Le XX^{ème} siècle a vu le déploiement d'une puissance technique sans aucun précédent dans l'Histoire humaine. De la maîtrise du comportement de la matière inanimée jusqu'au contrôle du vivant, la science technicisée, par sa compréhension de plus en plus profonde de l'univers naturel, a de facto permis à l'homme d'accroître son pouvoir. Corrélativement à l'extension de ce pouvoir, le champ de l'altérité naturelle (ce qui se fait par soi, sans nous) paraît avoir diminué, tant et si bien que la "Nature" s'est vue éclipsée et que chaque domaine de recherche comme d'expérience s'enorgueillit d'en faire la critique systématique : des sciences expérimentales, en passant par l'anthropologie, le domaine politique ou esthétique, il n'est pas un domaine où l'on ne s'emploie à déconstruire l'idée de "nature", soit pour réfuter l'existence même de ce que ce terme dénote, soit pour mettre en crise (à des fins épistémologiques ou morales) l'idée préconçue qu'on en a.

Pourtant, c'est bien ce surcroît de puissance acquis récemment par l'homme qui paradoxalement fait ressortir le champ de la nature comme ce fond peut-être irréductible à partir duquel la culture humaine peut seulement faire relief. Et les critiques, si radicales soient-elles, ne font qu'authentifier la persistance de l'objet qu'elles visent. Comme l'éclipse rend visible l'astre qui est momentanément voilé, la technique moderne nous rend soudainement sensible, mais sur un mode obscur et inquiétant, la présence de la nature. Comment donc penser cette "éclipse"? Cette présence paradoxale ?

Pour ce faire, nous proposerons aux participants de réfléchir sur le dialogue philosophique entre Heisenberg et Heidegger ; puis de réfléchir à ce que signifie l'idée d'une réduction de la nature (par sa réécriture) à un système d'informations. Enfin nous nous proposerons de réfléchir aux modèles théoriques permettant de comprendre la relation nature / technique compte réellement tenu des progrès des technologies NBIC.

Corpus support de travail du séminaire L'éclipse de la nature (pdf)

Textes proposés par Pierre Dulau et Guillaume Morano, professeurs de philosophie,
académie de Strasbourg.

Séminaire B : De *historia plantarum*, savoirs vernaculaires et savoirs scientifiques

Responsables : Samir Boumediene, Létitia Mouze Henri Commetti et Jonathan Racine

Étudier la nature en partant des plantes, ne va pas de soi. La botanique satisfait peu aux procédures de conceptualisation et aux critères épistémologiques de la science moderne. Si, cherchant à prendre ses distances avec les pharmacopées vernaculaires, la botanique s'efforce avec Linné à une description morphologique fondée sur la « figure, le nombre et la disposition », l'empirisme doux de cette connaissance ne parvient qu'avec difficulté à retrouver le chemin de la « science ». Ce n'est peut-être que récemment qu'une épistémologie entièrement basée sur le modèle de la physique, soulève l'interrogation alors que se développent les biotechnologies dont les plantes sont précisément les cibles principales.

Un premier pas consisterait à reconnaître en quoi accorder une place plus grande à la biologie change notre compréhension de la notion de nature. Si le vivant est par excellence l'« objet » qui oblige les scientifiques d'aujourd'hui à faire retour sur le credo scientifique, la plante est peut-être le vivant qui oblige à son tour les sciences du vivant, de la nature, à repenser autrement leurs méthodes, leurs prétentions et leur statut même de savoir. Il faudra alors, dans un second temps, pousser plus loin et interroger la façon dont s'articulent des savoirs botaniques eux-mêmes pluriels et d'autres formes de savoirs.

Il n'est pas, non plus, impossible que la biologie aura d'autant plus à nous apprendre si nous nous y confrontons après un détour historique et anthropologique : car l'être végétal aux marges de la philosophie et de la science, n'en a pas moins prospéré, depuis toujours, dans les espaces vagues des savoirs et des pratiques vernaculaires. On pourra voir, à cette occasion, en quoi les pharmacopées sont au cœur du discours que la « science » a pu tenir sur la « pensée sauvage » sous le titre de « magie » et des difficultés qu'elle éprouve dans son commerce avec les pratiques endogènes en réduisant à l'état de friche l'invitation véritable dont elles sont porteuses pour ceux dont les « formes de vie » nouent autrement, et autour du végétal, les liens entre les humains et les non humains.

Ressources bibliographiques sur le site du séminaire De historia plantarum

- [Textes proposés par Henri Commetti, professeur de philosophie, académie de Toulouse \(pdf\)](#)
- [Textes proposés par Jonathan Racine, professeur de philosophie, académie de Toulouse \(pdf\)](#)
- [Textes proposés par Letitia Mouze, maîtresse de conférences, université Toulouse 2 Jean-Jaurès \(pdf\)](#)

Séminaire C : Le monde et la nature dans l'Antiquité grecque

Responsables : Arnaud Macé et Philippe Soulier

Nous étudierons, à partir de textes, plusieurs aspects de la construction du système de représentations qui a fini par donner corps à l'idée de nature en Grèce ancienne.

1ère séance : L'arrangement du monde, préhistoire de la nature d'Homère à Empédocle.

L'âge homérique ne connaît qu'un sens pour le terme phusis : la nature de la chose individuelle. Le tout n'y est pas encore un kosmos. Nous examinerons les représentations de l'ordre qui, d'Hésiode à Empédocle, ont permis de construire progressivement un arrangement capable d'appivoiser l'infini (apeiron) et d'en faire un « monde » où chaque nature trouve sa place. L'examen des fragments présocratiques sera confronté aux exposés aristotéliens.

2ème séance : L'enquête sur la nature : médecine et philosophie d'Hippocrate à Platon et Aristote.

1. Dans le dialogue entre écrits médicaux et philosophiques entre le Ve et le IVe s. s'approfondit la description d'un domaine ontologique que l'on appellera bientôt la phusis. Les textes d'Hippocrate permettent d'identifier un nouveau programme épistémologique, l'« enquête sur la nature », éclairant les philosophies de la nature de Platon et d'Aristote.

2. Nous apprécierons aussi la portée du détournement socratique de l'enquête sur la nature au profit d'une préoccupation éthique vouée au soin de l'âme, pour examiner comment Platon réinvestit la phusiologia et renoue autrement le lien rompu entre anthropologie et cosmologie, accomplissant la révolution socratique au sein de la nature elle-même.

3ème séance : Nature et immanence.

Les philosophies hellénistiques poursuivent le travail d'homogénéisation de l'ensemble appelé « nature ». En présentant la nature comme un art intérieur aux choses, les stoïciens l'érigent en principe de normativité éthique. Epicure invite à penser une normativité sans finalité : sa physique affirme la positivité organisatrice du hasard dans le cadre d'un naturalisme intégral. Plotin récuse à la fois les schèmes de la production artisanale, de la rationalité immanente et du hasard organisateur, en présentant la production naturelle comme une contemplation affaiblie.

Recueil de textes du séminaire Le monde et la nature dans l'Antiquité grecque (pdf, 97 p.)

Textes proposés par Arnaud Macé, professeur en histoire de la philosophie et philosophie des pratiques, université de Franche Comté, et Philippe Soulier, professeur de philosophie, académie de Nantes

Séminaire D : Le rythme vivant

Responsable : Fabien Nivière

Quelle est la véritable signature de l'être vivant ? Quelle est sa place dans la Nature ? De l'Antiquité jusqu'à nos jours, cette question n'a cessé de hanter l'histoire de la philosophie des sciences sans trouver de réponse satisfaisante. Certains, nourris des pensées d'Aristote et de Bergson, ont supposé l'existence d'un souffle immatériel ou spirituel qui animerait le vivant. D'autres, sur les traces de Galilée et de Descartes, ont refusé toute originalité à la vie, et l'ont réduite aux simples lois de la physique et de la chimie, gommant ainsi la différence entre physique et biologie. Malgré les succès spectaculaires qu'a connus la biologie ces dernières décennies, notamment dans la manipulation du génome, ni le vitalisme ni le mécanisme ne sont parvenus à apporter une solution claire à l'énigme du vivant qui continue de narguer la science du XXIème siècle.

Ce travail inédit propose une hypothèse originale et audacieuse dans la grande tradition naturaliste inaugurée par Anaximandre et Héraclite. La piste chimique est une impasse dans la mesure où le vivant et l'inorganique sont constitués des mêmes éléments, par ailleurs fort communs dans la nature. Ce n'est donc pas en termes de propriétés, mais plutôt de rythmes qu'il faut penser leur différence. Un rythme est une certaine manière de fluer, une allure particulière dans le devenir universel. La Nature (Physis), pur principe de variation et source éternelle de toute réalité est un flux créateur qui ne connaît aucun repos et engendre tous les rythmes possibles en sécrétant continuellement de la différence. Ce chemin créateur vers le contraste et l'hétérogène, je l'appelle, conformément au sens que la physique lui a donné, une démixture. C'est l'artisan naturel de toutes les intensités, de tous les contrastes et de toutes les formes. Qu'en est-il de l'être vivant ? Il se nourrit du déséquilibre qui l'a fait naître et poursuit aussi loin que possible l'aventure de la différenciation.

Le rythme vivant se distingue de l'inorganique par une démarcation hautement contrastée qui fait jaillir de la chair indivise du chaos la forme du sentant et du senti, du temps et l'espace. Bien protégée par son noyau, ses enveloppes ou ses peaux du devenir turbulent qui fait rage au-dehors, la cellule primitive aménage et réorganise l'écoulement universel qu'elle étire en durée impalpable et dilate en espace matériel. Telle une vaguelette dans la vague, le vivant sécrète sa propre mesure spatiotemporelle au sein de la nature. Ce bio rythme lui permet de scander son existence dans un temps successif et de déployer son action dans un espace de formes ré-identifiables. Mais l'espace et le temps sont comme un élastique : plus on tire sur l'un, moins on a de l'autre : seuls les mortels, c'est-à-dire les vivants ont accès à un monde de formes. Comme une île éphémère battue par les flots d'un océan éternel, ce n'est que durant le temps compté de son existence qu'il jouit des étranges qualités qui nous émerveillent, inconnues de l'inorganique : un métabolisme auto entretenu, une mémoire de son passé et la possibilité de manipuler le monde extérieur.

Il devient alors possible de reconstituer un scénario métaphysique vraisemblable de la naissance du vivant en remontant patiemment l'histoire de la matière jusqu'à l'aurore de la vie.

Daniel Andler et le naturalisme

Daniel Andler ["Du bon usage des sciences cognitives. Vers un naturalisme tempéré"](#), in M. Wieviorka, dir., Les sciences sociales en mutation, Auxerre : Editions Sciences humaines, 2007, pp. 249-255. PDF

Daniel Andler ["Le naturalisme est-il l'horizon scientifique des sciences sociales ?"](#), in Martin, Th., dir., Les sciences humaines sont-elles des sciences ? Paris : Vuibert, 2011, pp. 15-34 ; repris in Yan Brailowsky et Hervé Inglebert, dir., 1970-2010 : les sciences de l'Homme en débat, Nanterre : Presses universitaires de Paris Ouest, 2013, pp. 331-356. PDF

Daniel Andler [La Silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?](#), Paris : Gallimard, 2016. Introduction

Hoquet Thierry, [« Entretien avec Thierry Hoquet à propos de Cyborg philosophie : penser contre les dualismes »](#), Cahiers philosophiques, 2013/2 (n° 133), p. 118-129. DOI : 10.3917/caph.133.0118.

audio-vidéo

27/06/2016

59'

[Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?](#) Daniel Andler

03/06/2016 35min

[Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?](#) Daniel Andler

LA GRANDE TABLE (2ÈME PARTIE) France Culture

[La nature peut-elle tout expliquer ? Faut-il résister au naturalisme ?](#)

Ducros Paul

Paul Ducros, agrégé et docteur en philosophie, enseigne à l'université Paul-Valéry de Montpellier et en lycée.

Articles de cet auteur dans Philopsis

[Le flux originaire. Pensée husserlienne du sujet et métaphysique phénoménologique](#)

[Du flux au tourbillon. Merleau-Ponty entre Husserl et Freud](#)

[L'équivoque du phénomène](#)

KLESIS – REVUE PHILOSOPHIQUE : MELANGES PHENOMENOLOGIQUE / AVRIL 2008

© Paul Ducros – « L'éthique de la phénoménologie » 8

[L'ÉTHIQUE DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE](#)

Paul Ducros (Béziers et Montpellier III)

Bulletin d'analyse phénoménologique

Revue électronique de phénoménologie publiée par l'unité de recherche « Phénoménologies » de l'Université de Liège

Volume III, numéro 1 <http://www.bap.ulg.ac.be/index.htm>

Janvier 2007 ISSN : 1782-2041

Paul DUCROS

[« Mais l'éclair dans la nuit de tempête ? »](#) Phénoménologie d'une limite de la perception 3-53

Bulletin d'analyse phénoménologique III 5, 2007
ISSN 1782-2041 <http://popups.ulg.ac.be/bap.htm>
[La Terre : La théorie du géostatisme d'Edmund Husserl](#)
PAR PAUL DUCROS

► Sarah Vanuxem

Sarah Vanuxem, « Les choses saisies par la propriété. De la chose-objet aux choses milieux », Revue interdisciplinaire d'études juridiques 2010/1 (Volume 64), p. 123-182.
DOI 10.3917/riej.064.0123

► Aliénor Bertrand

Aliénor Bertrand « La démocratie politique à l'épreuve de l'écologie politique », Cahiers philosophiques, n°119, oct 2009, Paris, CNDP. Téléchargeable à l'adresse suivante : <http://cahiersphilosophiques.hypotheses.org/320>

► Thierry Hoquet

Hoquet Thierry, « Adieu les monstres, vivent les mutants », Critique, 2006/6 (n° 709-710), p. 479-481.

Hoquet Thierry, « Logique de la comparaison et physique de la génération chez Buffon », Dix-huitième siècle, 2007/1 (no 39), p. 595-612. DOI : 10.3917/dhs.039.0595.

Hoquet Thierry, « La sociobiologie est-elle amendable ? Biologistes, féministes, darwiniennes face au paradigme de la sélection sexuelle », Diogène, 2009/1 (n° 225), p. 139-156. DOI : 10.3917/dio.225.0139.

Hoquet Thierry, « Entretien avec Thierry Hoquet à propos de Cyborg philosophie : penser contre les dualismes », Cahiers philosophiques, 2013/2 (n° 133), p. 118-129. DOI : 10.3917/caph.133.0118.

Hoquet Thierry, « Des animaux individués aux animaux sans visage, et retour », Vacarme, 2015/1 (N° 70), p. 138-149. DOI : 10.3917/vaca.070.0138.

Vidéos

Thierry Hoquet - Sexus Nullus ou l'égalité - (1/5) - YouTube
[Vidéo pour "Thierry Hoquet" ► 26:57](#)
26 oct. 2015 -

Thierry Hoquet - Sexus Nullus ou l'égalité - (2/5) - YouTube
[Vidéo pour "Thierry Hoquet" ► 22:33](#)
26 oct. 2015 -

Thierry Hoquet - Sexus Nullus ou l'égalité - (3/5) - YouTube
[Vidéo pour "Thierry Hoquet" ► 24:39](#)
26 oct. 2015 -

Thierry Hoquet - Sexus Nullus ou l'égalité - (4/5) - YouTube
[Vidéo pour "Thierry Hoquet" ► 26:07](#)
26 oct. 2015 -

Thierry Hoquet - Sexus Nullus ou l'égalité - (5/5) - YouTube
[Vidéo pour "Thierry Hoquet" ► 35:13](#)
26 oct. 2015 -

Thierry Hoquet parle de Buffon | BNF ESSENTIELS - Gallica
[Vidéo pour "Thierry Hoquet" ► 6:50](#)

THIERRY HOQUET, l'envers et l'endroit de l'humain on Vimeo
[Vidéo pour "Thierry Hoquet" ► 1:01:17](#) › École des Arts Déco - Paris › Videos
21 mars 2012

Cyborg, double face par Thierry Hoquet - YouTube
[Vidéo pour "Thierry Hoquet" ► 1:27:28](#)
20 févr. 2017 -

Interview de Thierry Hoquet - YouTube
[Vidéo pour "Thierry Hoquet" ► 32:37](#)
30 nov. 2014 -

► Patrick Cerutti

Cerutti Patrick, « [Le soin de l'âme. Patočka et l'idéalisme allemand](#) », Archives de Philosophie, 2014/4 (Tome 77), p. 649-662.

Cinéma : ressources

- La Traversée

17/11/2014 un scénario de Thibaut Wohlfahrt et Marie Brauener / Offshore

Luca guide son père Marc en canoë sur la rivière où Arthur a disparu trois semaines plus tôt. C'est dans cette nature angoissante et inconnue que père et fils s'enfoncent, avec l'espoir de trouver une trace, un signe, quelque chose pour expliquer l'absence...

[télécharger le document \(525 Ko\)](#)

- Grizzly Man de Werner Herzog

2005 Fiche élève- Lycéens et apprentis au cinéma

> consulter le dossier

[télécharger le document \(477 Ko\)](#)

cinéma | lycéens et apprentis au cinéma

- [Et au milieu coule une rivière de Robert Redford](#)

[Transmettre le cinéma](#) Coproduit par le LUX (Scène nationale de Valence) et le Centre national de la Cinématographie, le site "Transmettre le cinéma" est un outil au service de la pédagogie du cinéma. Il propose ici une fiche très complète sur le film "Et au milieu coule une rivière" de Robert Redford rassemblant...

- François Truffaut [Transmettre le cinéma](#) > [Films](#) > [1970](#) > [Enfant sauvage \(L'\)](#)

France (1970)

<http://www.transmettrelecinema.com/film/enfant-sauvage-l/>

- John Boorman [La Forêt d'émeraude](#)

[Transmettre le cinéma](#) Coproduit par le LUX (Scène nationale de Valence) et le Centre national de la Cinématographie, le site "Transmettre le cinéma" est un outil au service de la pédagogie du cinéma. Il propose ici une fiche très complète sur le film "La Forêt d'émeraude" de John Boorman rassemblant synopsis,...

- [Les animaux au cinéma](#)

- L'animal, le film et le végétarien : parcours secret du végétarisme au cinéma

par Camille Brunel (professeur et critique)

Héros ou marginaux, pacifiques ou offensifs, les végétariens apparaissent quand démange le rapport à l'animal et, par métaphore, à l'opprimé. Du côté des personnages, des réalisateurs, des acteurs, le végétarisme apparaît ainsi comme le grain de sable dans la grande machine à manger humaine.

- Nature et culture culinaire du cinéma

par Émilie Notéris (auteure)

Si pour Claude Lévi-Strauss « La gastronomie établit une 'bonne distance' entre le cru et le cuit », la jouissance cinématographique établit plutôt la "bonne proximité" entre le goût et le toucher. Au bord de l'orgasme ou de l'écœurement nous vous proposons entrée, plat, et dessert. Au programme : des œufs, des huîtres, du homard et du sucre...

LECTURES SUIVIES

Sur le site académique de Grenoble

Hume - Dialogues sur la religion naturelle

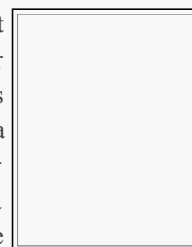
«Pamphile, pupille de Cléanthe, est parvenu à l'âge où un jeune homme doit être initié aux mystères de la religion. Mais comment procéder ? Faut-il, comme le veut Cléanthe, le guider par la seule raison et le conduire, par degrés, de l'observation des lois de la nature à la connaissance de l'intelligence créatrice qui s'y manifeste ? Ou bien, comme le préconise Déméa, commencer par humilier cette orgueilleuse raison pour préparer le futur initié à accueillir, en toute humilité, les lumières de la révélation ? Telle est la question qui sert de prétexte aux douze entretiens qui composent les Dialogues.»



Ouvrage disponible sur le [webpedagogique](#) Parution le 20/10/2011

Freud et Breuer - Anna O. (Etudes sur l'hystérie)

«Communication préliminaire et histoire d'Anna O., voilà deux textes dont la vogue ultérieure peut paraître étonnante. En effet, en 1895, nous ne sommes qu'à l'aube de la psychanalyse. Avant d'en poser les véritables fondements, Freud devra, entre 1895 et 1900, franchir – assez rapidement, il est vrai – des étapes importantes. D'autre part, de toutes les histoires de malades des *Études sur l'hystérie*, celle d'Anna O. est la plus ancienne, et elle n'est même pas de la main de Freud ! C'est pourtant lui qui sera le premier responsable de l'importance reconnue à ces pages. En effet, chaque fois que, par la suite, il sera conduit à donner de la psychanalyse un tableau d'ensemble et une histoire, il tiendra à évoquer sa première collaboration avec Breuer, à dire sa dette envers lui, et à raconter ou à évoquer l'histoire d'Anna O.»



PDF | ePub | Mobi Nouvelle édition le 19/07/2014

Descartes - Choix de lettres

L'ensemble des lettres écrites par Descartes représente en volume la moitié de son œuvre et nous devons considérer qu'une part importante a disparu. Pour un esprit qui s'est volontairement éloigné de son pays afin de mener à bien une œuvre difficile dans la paix, le lien épistolaire avec la communauté scientifique et avec tous les chercheurs authentiques est indispensable. Descartes consacre au courrier au moins une journée par semaine. Rédigées pour être lues et diffusées, les lettres jouent un peu le rôle des revues et des congrès scientifiques. On y fait la recension critique des livres récemment parus, on y dresse le compte rendu d'expériences que l'on a menées soi-même ou dont on a été témoin et surtout on s'adresse questions, problèmes et solutions. La lettre permet de formuler des objections ou d'y répondre publiquement. Descartes fait le point sur l'avancement de ses travaux, sur ses projets, ou demande des informations nécessaires à la poursuite de son investigation. La richesse philosophique semble parfois recouverte par le foisonnement de questions trop diverses et trop inégales en intérêt. La numérotation des thèmes permet de s'orienter. La forme plus libre de l'échange dialogué nous fait percevoir sous un nouveau jour la démarche que son auteur expose à ses pairs et défend sans relâche.

PDF | ePub | Mobi Nouvelle édition le 19/07/2014

Hegel - La peinture (Esthétique)

Cet extrait de l'esthétique de Hegel «offre un double intérêt : il nous dévoile, certes, la conception de l'art que Hegel appelle «romantique» et, par là, de l'art tout entier dont l'art romantique est l'aboutissement ; mais aussi, et nous serions tentés de dire surtout, il nous instruit sur la peinture en elle-même, nous rendant attentifs à ses moyens, aux matériaux dont elle dispose, à ses procédés en tant qu'ils conviennent précisément à un contenu de pensée qui est un moment de la pensée.»

PDF | ePub | Mobi Nouvelle édition le 19/07/2014

Freud - L'inquiétante étrangeté

«L'inquiétante étrangeté est une angoisse très particulière : c'est la frayeur qui « se rattache aux choses connues depuis longtemps et de tout temps familières ». Le problème en apparence limité auquel s'attache Freud est le suivant : pourquoi le quotidien devient-il soudain si insolite? Pourtant, beaucoup de commentateurs aujourd'hui tiennent à accorder à cet article, exhumé de tiroirs, réécrit en 1919, une importance équivalente à celle des grands ouvrages du fondateur de la psychanalyse. Un tel engouement est-il justifié ? D'une certaine façon, notre courte étude essaiera de répondre à cette question.»

PDF | ePub | Mobi Nouvelle édition le 19/07/2014

Kant - Fondement pour la métaphysique des mœurs

«Tu dois donc tu peux. » Tout homme, même le plus froid, même le plus pervers, connaît le devoir d'obéir à une loi qui puisse valoir pour tous. Or ce sentiment - tout homme peut obéir à la loi morale - est, selon Kant, la preuve de notre liberté. Et la liberté est le fondement de notre dignité, car l'homme, contrairement aux animaux, n'est pas fait (seulement) pour être heureux, mais doit aussi se rendre digne du bonheur. La question du devoir, articulée à celle du bonheur, est la clef de voûte de cet ouvrage.



Immanuel Kant
Fondement pour la métaphysique des mœurs
Traduction intégrale et actualisée - 1000 Questions Kant
Collection de poche de la Bibliothèque de la Sorbonne
Éditions philosophiques - Paris 1984
1000 Questions Kant
1000 Questions Kant

Kant - Critique de la raison pure, Préface de la seconde édition

S'il est vrai, comme Kant l'indique dans l'ouvrage, que la philosophie est la tâche qui consiste à répondre à ces trois questions: « Que puis-je savoir ? », « Que dois-je faire ? » et « Que m'est-il permis d'espérer ? », on peut dire que la Critique de la raison pure est une réponse à la première de ces questions, tandis que la Critique de la raison pratique (1788) répond à la deuxième et la Critique de la faculté de juger (1790) en partie à la troisième.



La tâche du philosophe consiste à « déterminer : 1) la source du savoir humain, 2) l'étendue de l'usage possible et utile de tout savoir, et enfin 3) les limites de la raison ». La conscience de cette tâche est constitutive de la philosophie ; elle a donc animé les philosophes depuis toujours, mais Kant l'aborde avec une lucidité et une rigueur exceptionnelles et lui apporte des réponses qui ont définitivement marqué le développement de la philosophie. L'idée directrice et l'hypothèse déterminante de la théorie kantienne de la connaissance est que la connaissance n'est pas l'appréhension par l'esprit, sous forme d'une copie ou d'un reflet, d'une réalité en soi, qu'il s'agirait de restituer telle qu'elle est avant d'être appréhendée et connue, mais que l'objet connu est constitué à travers l'acte même de la connaissance, à partir des données de l'expérience. Ce renversement de perspective, désigné par l'expression de « révolution copernicienne », du fait d'une analogie affirmée par Kant entre sa démarche et celle de l'astronome Copernic, est au centre de la Préface de la seconde édition de la Critique de la raison pure.

Ouvrage disponible sur le [webpedagogique](#) Parution le 20/10/2011

Quelques textes supplémentaires :

" « Dieu n'est pas une intelligence extérieure [exterior] faisant tourner d'un mouvement circulaire [l'Univers] ; car il doit être plus digne de lui d'être principe interne de mouvement [internum principium motus] qui est la nature propre, l'espèce propre, l'âme propre que possèdent, tous autant qu'ils sont, les êtres qui vivent en son sein et en son corps. »

Dans ces formules de Giordano Bruno se manifeste un changement radical de l'idée de nature. La nature est élevée jusqu'à la sphère du divin, elle semble absorbée par son infinité, mais d'autre part elle représente, justement, l'individualité, l'être propre, l'être singulier des objets. Et c'est également sur cette puissance distinctive qui rayonne de chaque chose comme d'un centre de force particulier que repose sa valeur inaliénable, la « dignité » qu'elle revendique dans la totalité de l'être. Sous le nom de « nature », on entend désormais tout cela à la fois : il signifie bien d'abord l'ordonnance de toutes les parties à l'égard de l'Un, de la totalité de l'activité et de la vie qui les enveloppe toutes, pourtant cette ordonnance n'est plus désormais une simple subordination car la partie n'est pas seulement dans le tout, elle s'affirme également contre ce tout. Elle constitue quelque chose de spécifiquement individuel et nécessaire. La loi à laquelle obéissent les êtres individuels ne leur est pas prescrite par un législateur étranger ; elle est fondée dans leur être propre et elle est pleinement connaissable à partir de cet être. Avec cette conséquence, un deuxième pas essentiel est déjà franchi ; le passage du naturalisme dynamique de la Renaissance à la physique mathématique est déjà implicitement accompli. Cette dernière, en effet, se construit purement et simplement sur l'idée de loi mais cette idée est alors dotée d'une signification plus rigoureuse et plus déterminée. Ce qui s'impose désormais rigoureusement, c'est d'établir la loi de l'action qui définit la nature de la chose, non par une sorte de divination, mais par une connaissance claire et distincte, non par la pénétration d'un courant de sympathie, mais en l'exprimant par des idées claires. Ni le sentiment, ni l'intuition sensible, ni l'imagination ne sont à la hauteur de cette exigence à laquelle on ne peut répondre qu'en cherchant hors des chemins battus des relations nouvelles entre l'individuel et le tout, entre l'« apparence » et l'« idée ». L'observation sensible va se combiner à la mesure exacte pour engendrer la nouvelle forme de théorie de la nature. Cette théorie même, telle qu'elle est établie par Kepler et Galilée, est encore pleine d'un profond élan religieux qui lui confère son dynamisme. Le but qu'elle se propose, en effet, n'a pas changé : découvrir dans la légalité de la nature la trace de sa divinité. Justement à cause de ce contexte religieux, cependant, elle ne pouvait manquer d'entrer en conflit, de plus en plus gravement avec les formes traditionnelles de la foi. Le combat que l'Église a mené contre la pénétration de l'esprit physico-mathématique moderne ne se comprend tout à fait que dans cette perspective. Ce qu'elle combattait dans la physique n'était assurément pas tel ou tel résultat de la recherche. Il y aurait toujours eu une conciliation possible entre ces résultats et la doctrine de l'Église : Galilée a cru longtemps en une telle conciliation et y a travaillé en toute sincérité. Mais le malentendu tragique contre lequel il s'est finalement brisé a été de chercher le différend qu'il s'efforçait de résoudre là où il n'était pas, de se sous-estimer lui-même, ainsi que les innovations qu'il avait apportées dans l'attitudeméthodologique du savant. C'est pourquoi il n'a pas fait porter la réplique à la racine profonde et véritable du conflit ; il en est resté à la tentative d'adapter et d'égaleriser des conséquences intermédiaires. En vérité, ce n'était pas à la nouvelle cosmologie que s'opposaient de toutes leurs forces les autorités ecclésiastiques : en tant qu'« hypothèses » mathématiques, elles pouvaient admettre aussi bien le système de Copernic que celui de Ptolémée. Ce qui était intolérable, ce qui menaçait le système de l'Église jusque dans ses fondements, c'était la nouvelle conception de la vérité que proclamait Galilée. À côté de la vérité de la révélation, voici qu'entre maintenant en scène une vérité propre et originaire, une vérité physique indépendante. Cette vérité ne nous est pas donnée par la parole de Dieu mais dans son œuvre ; elle ne repose pas sur le témoignage de l'Écriture ou de la Tradition, elle est en tout instant présente sous nos yeux. Naturellement elle n'est pas lisible pour celui qui n'a aucune idée de l'écriture sous laquelle elle se présente à nous et qui par conséquent ne saurait la déchiffrer. Elle ne peut s'habiller de simples paroles ; la seule expression qui lui corresponde et lui convienne se trouve dans les objets mathématiques, dans les figures et les nombres. Grâce aux mathématiques, elle se présente sous une forme achevée, dans une texture sans lacune et dans une parfaite transparence. Jamais la révélation ne pourra, par la seule parole, parvenir à ce niveau de limpidité, de translucidité, d'univocité, car la parole comme telle reste toujours chatoyante et ambiguë, autorisant une variété d'interprétations. Sa compréhension et son interprétation sont œuvre humaine donc nécessairement fragmentaire alors que dans la nature s'étend sous nos yeux le plan général selon lequel l'univers est construit, dans son unité indivisible et inviolable, n'attendant que l'esprit humain pour le reconnaître et l'exprimer.

Or cet esprit humain s'était fort bien manifesté depuis lors, de l'avis même du XVIII^e siècle : ce que réclamait Galilée n'était-il pas devenu, chez Newton, réalité, le problème que la Renaissance avait posé n'avait-il pas trouvé en un temps extraordinairement court une solution concluante et définitive ? Galilée et Kepler avaient conçu l'idée de loi naturelle dans toute son ampleur et sa profondeur, avec toute son importance méthodologique mais l'application concrète de cette conception, ils n'en avaient pu faire la démonstration que pour des phénomènes naturels particuliers, comme la chute des corps et le mouvement des planètes. Il restait donc une lacune par où le doute pouvait s'immiscer : il manquait encore la preuve que cette légalité rigoureuse qui se révélait valable dans les parties était transférable au tout, que l'univers comme tel était accessible aux concepts rigoureux de la connaissance mathématique, qu'il pouvait être adéquatement conçu par leur moyen. Dans l'œuvre de Newton, cette preuve était apportée : il ne s'agissait plus d'amener à l'ordre et à la règle un champ phénoménal circonscrit mais de découvrir et de fixer clairement une – que disons-nous ? – LA loi du cosmos. Cette loi fondamentale, il était manifeste que Newton l'avait apportée et démontrée dans la théorie de la gravitation. C'était enfin le triomphe du savoir humain : la découverte d'un pouvoir de connaître égalant le pouvoir créateur de la nature."

"On voudrait attirer ici l'attention sur un problème d'une importance exceptionnelle et cependant méconnu.

Dans les ouvrages du XVIII^e et du XIX^e siècle où il est parlé de l'histoire des sciences, on retrouvera presque inévitablement une phrase comme celle-ci : L'ancienne physique n'avait accumulé que des nuages ; mais avec Bacon et Descartes commence l'observation de la Nature. Il est alors entendu qu'avant le XVII^e siècle les physiciens se contentaient de répéter Aristote et n'avaient jamais pensé à regarder la Nature.

Depuis les travaux de Duhem, les choses paraissent plus complexes. Non seulement on a découvert, outre Ptolémée qui était déjà connu, les nominalistes du Moyen Âge comme Jean Buridan et les « pré-modernes » comme Giambattista della Porta, mais on a compris quel immense effort d'observation et d'organisation avait dû fournir Aristote lui-même – l'ancien bouc émissaire de l'histoire des sciences – pour construire, contre les mythes de son temps, une Nature cohérente et soumise à des lois. Autrement dit, ce n'est pas au XVII^e siècle mais beaucoup plus tôt que l'on aurait « commencé à regarder la Nature ».

Mais cette expression même, que peut-elle bien signifier ? Croit-on vraiment qu'il y eut jamais une époque où l'homme n'observait pas la Nature ? À quoi donc passait-il son temps, et comment pouvait-il subsister ? La Nature, mais il vit en elle, il lui emprunte ses ressources, il ne peut durer qu'en apprenant à se protéger. Si les historiens des sciences assez patients pour étudier en toute impartialité l'œuvre des Grecs classiques tiennent que leur science fut elle aussi un « miracle » au même titre que l'art de leurs écrivains et de leurs sculpteurs, les préhistoriens auraient tout autant de raison de parler de ces miracles oubliés que furent la sélection des céréales, la domestication des animaux utilisables, l'invention des premiers métaux.

Suffit-il alors de reculer beaucoup plus haut qu'on ne l'avait cru – et finalement jusqu'aux origines de l'humanité – la prise de contact de l'homme et des choses ? Dans la mesure où elle n'est pas un truisme, cette vue serait pourtant aussi fallacieuse que la datation d'une époque à laquelle l'homme aurait commencé à observer. On supposerait alors, conformément au schème de l'empirisme du XVIII^e siècle, que l'homme, confusément puis plus nettement en quête de « lumières », aurait toujours regardé la Nature avec les mêmes yeux, se posant les mêmes problèmes, et les résolvant peu à peu en accumulant des « faits » comparables ou exactement de même ordre. Ce qui constitue une erreur aussi grave que la première.

Dans la nature, les primitifs cherchaient à comprendre la volonté des dieux de la mer, des volcans et des fleuves ; Aristote, une hiérarchie de formes organisées ; Descartes et les Modernes, les leviers d'une machine où « tout se passe par figure et mouvement » ; sans renoncer complètement, tant s'en faut, à la machine, nous savons aujourd'hui que la machinerie cartésienne recélait elle aussi une part de mystère, et nous cherchons dans la matière des équilibres mathématiques qui ne rejoignent que par affleurement, si l'on peut dire, les lois de l'ingénieur du XIX^e siècle. Il suffit de piquer ces quelques exemples pour comprendre que, si le monde physique reste identique à lui-même, il peut prendre pour l'homme des visages complètement différents. Nous n'assistons pas au progrès d'une recherche menée sur le même objet : sous les mots de « Nature », de « science » et de « lois », on ne voyait pas les mêmes choses, on ne construisait pas le même type de science, on ne cherchait pas les mêmes lois. En ce sens, « notre » Nature et notre « science » peuvent bien avoir leur date de naissance, ce qui ne veut pas dire qu'auparavant on ne regardait rien. En un mot, on a toujours observé la Nature, seulement ce n'était pas la même.

Mais la Nature n'est pas le champ du seul savant. Elle parle aussi au poète et à l'artiste. Au moraliste et au théologien elle se présente tantôt en ennemie (il faut lui résister), tantôt en auxiliaire (elle est la gloire de Dieu) ou en règle suprême (*Naturam sequere*[1] !). Une très vieille tradition la représente comme une Mère. Diderot perdait le sentiment quand elle lui révélait ses merveilles. La Naturphilosophie allemande du XIX^e siècle n'est en grande partie qu'une modernisation de ce thème essentiel de la Mère Nature, dont nous verrons tout au long de l'histoire l'énorme importance. Mais cette Mère, on peut aussi se la représenter comme une marâtre. Puisque l'humanité garde le désir de subsister, c'est qu'elle trouve en elle assez d'optimisme pour se défendre de cette vision. Pourtant la fécondité de la Nature, source d'émotion religieuse pour les uns, est donnée par les pessimistes, un Malthus, un Schopenhauer, pour le mal essentiel et la suprême illusion. Ces deux aspects de la Mère Nature, admirable ou terrible, s'entrecroisent curieusement dans le matérialisme dialectique, chez qui la ferveur mécaniste fit l'effet d'une crise de jeunesse, et dans les philosophies de l'histoire de notre époque qui sont des apocalypses.

On trouvera peut-être trop ambitieux de comprendre dans une même étude ces deux aspects « scientifique » et « moral » de l'idée de Nature. Le seul objet du présent travail, qui, en attendant peut-être des développements plus amples, veut simplement donner un schème, c'est de montrer que ces deux aspects sont inséparables. Le « pur savant » n'existe pas : le savant en chair et en os, le seul qui effectivement observe, raisonne et construit la science,

appartient à une époque, à un milieu ; entre les idées globales que l'on se fait autour de lui de la Nature, il choisit pour son compte, et, quand il apporte du nouveau, ce nouveau s'inscrit dans un ensemble. Le plus souvent il tient à honneur de donner un sens historique à sa science, et même s'il entend se retirer du monde pour étudier, à côté de son « laboratoire » il a toujours son « oratoire ». Et le « pur moraliste » non plus n'existe pas. L'homme qu'il scrute est toujours celui dont la science de son temps – ou, entre les types de science effectivement proposés de son temps, celui qu'il a au moins confusément choisi – définit la situation dans le monde. D'où le petit jeu qui a toujours sévi, et sévit aujourd'hui plus que jamais, de « prouver » par la science la morale que l'on professe.

Le lien de la science et de la vie, on le trouve, me semble-t-il, au niveau de ce que Duhem appelait les « théories explicatives », ces vastes essais destinés à donner une idée d'ensemble de la Nature, et qui toujours se profilent par-delà ces arrangements des phénomènes sous des lois que sont les « théories descriptives ».

La distinction de Duhem est légitime, en ce sens qu'on peut toujours tracer une nomenclature des « descriptions », de plus en plus exactes, données dans chaque science à mesure qu'elle progresse. Mais il ne s'ensuit pas que cet « écrémage » de résultats traduise le progrès d'une recherche homogène. Dans les vicissitudes de la science (comme dans celles des peuples), le résultat résume toujours une multitude d'efforts, tantôt concordants mais souvent hétérogènes, où l'esprit se trouve tout entier engagé ; et l'histoire commence, en réalité, quand on étudie les causes. Peut-on identifier l'atomisme d'Épicure – pour lui l'atome est par définition « l'insécable » – et notre atomisme qui parle d'une « structure de l'atome » ? Peut-on même croire qu'objectivement ces deux atomes soient deux « descriptions », l'une plus vague l'autre plus précise, du même donné ?

Duhem lui-même, au demeurant, avait montré que l'« explication » a souvent orienté la « description ». Pour reprendre l'un de ses exemples les plus significatifs, le rejet de la physique hellénique du Grand Retour et l'ouverture du monde vers un développement linéaire a été, au début de l'ère nouvelle, l'œuvre de théologiens qui ne voulaient pas soumettre l'Histoire sainte à des recommencements périodiques. Mais on peut aller plus loin, et découvrir jusque dans la structure des « descriptions » telles qu'elles ont été historiquement proposées, les marques constitutives des « explications », c'est-à-dire des conceptions de la Nature dont elles s'inspiraient. Il n'était pas possible de trouver des « descriptions » mécanistes des phénomènes tant qu'on se représentait la Nature comme une Mère providentielle, tout simplement parce qu'on n'en cherchait pas. Il n'était pas possible de « décrire » l'évolution des espèces tant que l'homme était érigé en prototype des choses et que ce prototype était conçu comme rigoureusement immuable.

En fait, la conception du monde dépend pour une petite partie seulement des idées scientifiques. Elle reflète plus encore des besoins moraux et sociaux, voire des désirs inconscients. C'est pourquoi nous disions que c'est à ce niveau que s'opère la jonction de la science et de la vie. Situer le fait scientifique, et donc l'observation, dans un Empyrée[2] étranger aux motions humaines serait subir ce qu'Érik Dardel appelle si justement « la magie de fait », oublier que l'observation n'est point passive mais active. Dans les fossiles, où les philosophes du XVIII^e siècle « voyaient » encore des « jeux de la Nature », nous « voyons » les restes d'animaux ou de plantes disparus : la perception était identique mais il ne s'agissait aucunement du même « fait ».

Sous le développement en apparence unilinéaire et « logique » de la connaissance de la Nature, nous relèverons donc quelques-unes des attitudes particulièrement caractéristiques qu'a prises l'homme devant cette Nature qu'il veut percer par la science, sans doute, mais riche aussi pour lui de valeurs de toute sorte. La science à son tour est une de ces valeurs, nullement isolée des autres, mais agissant sur elles et agie par elles. Il y a la Nature du savant, la Nature du moraliste, la Nature de l'artiste, et l'on ne peut vraiment comprendre aucune d'elles si l'on ne ressaisit pas l'unité, car il n'y a qu'un homme aux prises avec ses problèmes ; l'impartialité de la science elle-même est une conquête de la morale et une vision esthétique. On verra en particulier que l'histoire de la science n'est pas le « meublement » de l'esprit par les sensations, comme le pensait l'empirisme du XVIII^e siècle que trop de savants prennent encore pour une vérité, mais une lente réforme de la conscience par elle-même, pour gagner enfin le droit de voir la Nature telle qu'elle est."

"L'heure vient où, en quelques années, [la nature] va déchoir de son rang de déesse universelle pour devenir, disgrâce encore jamais connue, une machine.

Cet événement sensationnel pourrait recevoir une date précise, 1632. Galilée publie les Dialogues sur les deux principaux systèmes du Monde et les personnages qui discutent se rencontrent dans l'arsenal de Venise. Que la vraie physique puisse sortir d'une discussion d'ingénieurs, nous ne pouvons plus imaginer aujourd'hui ce que cette mise en scène, en apparence anodine, avait de révolutionnaire.

Depuis les Grecs, il était entendu, en effet, qu'il y a un abîme entre la science et l'art le terme art s'appliquant alors d'abord aux techniques. La science (la *noësis*[3]) connaît les choses éternelles : substances, essences, mouvements nécessaires. Elle contemple la Nature telle qu'elle est, cherchant dans l'ordre qu'elle réalise un modèle pour l'homme et une satisfaction esthétique de l'intelligence ; elle n'a aucune prétention, aucun désir même d'agir sur cette Nature. Les techniques, au contraire, les arts, manipulent le contingent ; elles n'engendrent pas une science certaine (*noësis*), mais restent dans le domaine des probabilités, de l'opinion (*pistis*). Par eux l'homme perfectionne ses outils, agit sur les choses particulières, accomplit sa fonction d'ouvrier. L'art le plus utile aux maçons' aux marchands et aux stratèges est le calcul, avec la science de la mesure ; ce que nous appelons aujourd'hui les mathématiques est réservé, non aux artisans qui calculent des mesures empiriques, mais aux philosophes qui spéculent sur les vertus des nombres : en pratique et dès l'époque romaine, ce terme s'applique surtout aux astrologues et, pour ceux qui n'aiment pas l'astrologie, comme Plin, aux charlatans.

Aucune commune mesure, donc, entre la science et les arts. Un principe reçu depuis Cicéron proclame qu'aucun art humain ne peut imiter l'originalité de la Nature : *nulla ars imitari sollertiam naturae potest*[4]. Il peut parfois réussir à singer la Nature, jamais il ne produira un seul des effets réels obtenus par la Nature. Et cet état d'esprit subsiste encore inconsciemment parmi nous : d'où, par exemple, le prestige des « produits naturels » que l'on préfère aux produits de laboratoire, même quand ils ont une formule identique. Les physiciens de l'époque n'ont pas de laboratoire, tout simplement parce qu'ils ne sauraient que faire de cet outillage d'artisans. Ils l'abandonnent aux apothicaires et aux alchimistes méprisés : les principes de la Nature ne gisent pas dans les alambics, on les découvre en raisonnant sur l'essence des choses. S'il faut en croire Plutarque, Archimède « ne daigna jamais laisser par écrit aucune œuvre sur la manière de dresser (les machines) » car il rejetait « toute cette science (d'ingénieur) et généralement tout art qui apporte quelque utilité..., vil, bas et mercenaire ». Il ne voulait pas ternir sa gloire de savant : un professeur de physique d'une université rougirait de publier sous son nom un manuel de cuisine ! La structure sociale répond à ces jugements de valeur sur les techniques : le savant est un homme libre, l'artisan est, dans l'Antiquité, un esclave, au Moyen Âge, un manant. Cet état d'esprit persiste jusqu'à la Renaissance et Descartes, en évoquant ses souvenirs d'école, écrira : « Je me plaisais surtout aux mathématiques... ; mais je ne remarquais point encore leur vrai usage et, pensant qu'elles ne servaient qu'aux arts mécaniques, je m'étonnais de ce que, leurs fondements étant si fermes, on n'avait rien bâti dessus de plus relevé. » (Discours de la méthode, 1^{ère} partie)

1632. Galilée demande à des ingénieurs de nous découvrir le vrai système du monde. Vous voyez que cette date mérite d'être retenue : la structure de la Nature et conjointement la structure de la société vont subir un remaniement complet ; l'ingénieur conquiert la dignité de savant, parce que l'art de fabriquer est devenu le prototype de la science. Ce qui comporte une nouvelle définition de la connaissance, qui n'est plus contemplation mais utilisation, une nouvelle attitude de l'homme devant la Nature : il cesse de la regarder comme un enfant regarde sa mère, prend modèle sur elle ; il veut la conquérir, s'en rendre « maître et possesseur ».